






1 50



LES
CONFESSIONS
D'UNE
COURTISANE
DEVENUE
PHILOSOPHE.

Il n'eſt de vrai mal que le vice ;
Il n'eſt de vrai bien que la vertu.



A LONDRES,

Et ſe trouve A PARIS,

Chez COUTURIER, Imprimeur-Librai-
re, Quai des Auguſtins, près l'Egliſe.

M. DCC. LXXXIV.

de l'encens sur les Autels de Minerve, & nous rappelle à la vertu par ses conseils & son exemple.

C'est en parcourant le cercle des faux plaisirs qu'elles en a connu le vuide & la satiété, c'est après que son ame a été accablée par le poids de la dépravation, qu'elle a savouré, avec plus de délice, la douceur inexprimable d'une vie tranquille, exempte de reproche, & qui, employée à la pratique de ses devoirs, peut seule conduire au véritable bonheur. Chaque désordre particulier forme nécessairement la masse du désordre général, & la masse du désordre général contribue ensuite au désordre particulier; de sorte qu'ils agissent l'un par l'autre, & se propagent à l'infini. Les caractères s'énervent, les constitutions s'affoiblissent, les empires deviennent chancelans; & lorsque la corruption est parvenue au dernier période, que l'édifice moral est, pour ainsi dire renversé, il survient une crise, une révolution qui détruit ou rétablit entiérement le corps politique: quelquefois des esprits ambitieux abusent des circonstances; &, pour donner des fers à leur Patrie, ils font couler le sang humain, & portent par-tout la tyrannie & l'oppression. On ne sauroit employer trop de moyens pour prévenir de pareilles catastrophes, & le but de cet ouvrage seroit rempli, s'il inspiroit le dessein de s'occuper sans cesse d'un objet aussi important, & de le présenter sous tous les rapports & toutes les formes possibles.



LES
CONFESSIONS
D'UNE
COURTISANE
DEVENUE PHILOSOPHE.

PREMIÈRE PARTIE.

ENSEVELIE dans une retraite profonde, verſant chaque jour des larmes amères ſur les débordemens de ma jeuneſſe, je crois ne pouvoir mieux expier mes fautes, qu'en les avouant avec cette candeur & cette franchiſe qui naiſſent d'un repentir ſincère. Je vais ſonder les replis les plus cachés de mon cœur; je dévoilerai les perfidies & tous les excès auxquels peuvent ſe porter les femmes, qui, ayant briſé les digues de la pudeur & de l'honnêteté, ont ſu ſe faire un front qui ne rougit plus, & ſont devenues, par gradation, capables de tous les vices. Je joindrai à ce récit, celui de la crédulité & de la foibleſſe des

hommes : je croirai avoir beaucoup fait, si je parviens à en sauver un seul de l'abîme ouvert sous ses pas, à lui conserver son honneur, sa fortune, à le ramener à son épouse, à ses enfans, qui lui tendent les bras : je m'applaudirai de mon ouvrage si l'histoire d'une vie agitée, dans laquelle je n'ai jamais goûté le véritable bonheur, peut être de quelqu'utilité aux jeunes personnes de mon sexe, qui, dans cet âge où la voix de la nature & des passions se fait entendre, se livrent trop facilement aux impressions d'une sensibilité qui les égare & les conduit au comble de l'infortune, par un chemin parsemé de fleurs. Cette époque, la plus intéressante de la vie, décide toutes nos actions. Que de femmes ne sont parvenues au dernier degré du crime, que parce qu'elles ont commis une faute sur laquelle elles n'ont pu revenir ! Il y auroit moins de corruption, si l'on avoit plus d'indulgence pour les premieres foiblesses. Il est possible que des êtres aussi malheureux que coupa-

bles, fussent devenus des épouses fidelles, des mères de famille respectables & attachées à leurs devoirs, si, dans le principe, on n'avoit pas flétri leur ame. Cette grande vérité, que je n'avois fait que pressentir, m'a été confirmée par mon exemple : j'étois née pour aimer & pratiquer la vertu ; & si, après avoir fait le premier pas dans le sentier du vice, j'avois trouvé des parens consolateurs qui m'eussent plainte autant qu'ils m'ont condamnée, je me serois arrêtée. Avec le langage & l'expression de l'amitié, on m'eut ramenée facilement dans l'ordre moral, tandis que le soin de m'avilir à mes propres yeux, en me présentant le tableau affligeant d'un déshonneur & d'un mépris éternels, m'a fait rompre tous les liens qui pouvoient me contenir, & m'a livrée toute entière au torrent impétueux des passions.

Une charmante figure, de l'esprit, & toutes les graces de mon sexe, furent les dons que je reçus de la Nature : je ne

tardai pas à ſentir tout le prix de ces avantages ; & le déſir de plaire étant ſecondé par les moyens les plus puiſſants, tous les yeux furent fixés ſur moi.

De toutes les jouiſſances que nous pouvons goûter dans ce monde, celles de l'amour-propre, ſont peut-être les plus vives ; elles tiennent ſans ceſſe nos ſens en activité, elles ſont, pour ainſi dire, identifiées avec notre penſée, elles chatouillent délicieuſement notre ame, & le paſſé, le préſent & l'avenir, ſervent également à les prolonger. Ces jouiſſances firent le charme des premiers inſtants de ma vie. Satisfaite des hommages qui m'étoient rendus, comptant les journées par des victoires & portant le trouble & le déſordre dans tous les cœurs, j'avois conſervé ma liberté, ſans chercher ni fuir les occaſions de la perdre. O temps heureux ! que ne puis-je vous voir renaître ! Vous avez paſſé avec la rapidité d'un éclair; je n'ai connu votre perte que lorſqu'elle a été irréparable, & tous mes regrets ont été ſuperflus.

Il eſt difficile de naviguer long-temps dans une mer orageuſe, ſans eſſuyer des tempêtes. Le calme profond dans lequel je vivois, fut troublé tout-à-coup par le beſoin d'aimer : tous les êtres qui reſpirent ſont ſoumis à ce beſoin impérieux, & c'eſt en vain qu'ils voudroient s'en défendre. Parmi les hommes dont j'avois mérité l'attention & captivé les ſuffrages, je diſtinguai le jeune Mélicourt. Il étoit dans cet âge heureux, où par une magie inconcevable, les ridicules & les défauts mêmes deviennent des agrémens & des moyens de plaire. Vif juſqu'à l'étourderie, ayant une ame de feu, & poſſédant par-deſſus tout, l'art de peindre des ſentimens avec cette énergie qui intéreſſe & perſuade, je l'écoutai avec complaiſance. Inſenſiblement ſes entretiens eurent pour moi un charme raviſſant, & tandis que je croyois n'accorder des préférences qu'à ſon eſprit, je ſacrifiois à ſon cœur, & j'avalois à longs traits le poiſon dont je devois être la victime. Mé-

licourt s'apperçut facilement de l'impreſſion qu'il m'avoit faite : elle augmenta ſes moyens, en augmentant ſon eſpoir. Un homme acquiert ſur nous un avantage conſidérable, dès qu'il commence à découvrir le germe de notre foibleſſe. La certitude du triomphe donne de l'activité à tous les reſſorts qu'il met en uſage pour nous ſéduire : la défenſe eſt moins vive, à proportion que l'attaque eſt plus forte, & la chûte devient inévitable. Une femme qui veut conſerver ſon innocence & ſa vertu, doit éviter les premiers pieges qu'on cherchera à lui tendre ; ſi elle compte aſſez ſur ſes forces morales, pour ſe préſenter dans l'arêne avec l'eſpoir de la victoire, ſa défaite ſera preſque toujours la ſuite de ſa témérité.

Mélicourt avoit de fréquentes occaſions de me voir, & n'en laiſſoit échapper aucune. J'avois perdu, pour mon malheur, l'auteur de mes jours. Il me reſtoit une mère, qui, avec des principes honnêtes, avoit les idées extrêmement rétrécies

C'etoit un de ces êtres dont la vertu n'a rien d'aimable, & qui, s'il étoit poſſible, la feroient haïr par les couleurs dont ils la peignent. Dominée par la paſſion du jeu, elle y ſacrifioit ſes momens de loiſir. A peine elle étoit dans un cercle, que ce frivole & dangereux amuſement venoit l'occuper, & j'étois entiérement oubliée. Que de mères ont de pareils torts à ſe reprocher! C'eſt alors que de jeunes Beautés cherchent à ſe dédommager de la gêne qu'elles ont éprouvée, & abuſent de leur liberté. Des confidences indiſcretes de la part des femmes, des propos galans & paſſionnés de la part des hommes, s'inſinuent dans leur cœur, & y laiſſent des traces profondes: quelque fois même il s'y mêle des diſcours licencieux qui les enhardiſſent & les diſpoſent à la ſéduction.

C'eſt avec une éloquence inſidieuſe que Mélicourt trompa ma vigilance, détruiſit mes principes, & me détermina, par gradation, à lui faire tous les ſacrifices qu'il déſiroit. Je rougis d'avance de l'aveu que

je vais faire ; mais ce font mes Confeffions que j'écris; & ayant déchiré dans ce moment le voile ténébreux qui m'a aveuglée pendant fi long-temps, je ne rappelle ma conduite paffée que pour la déteſter. Trop heureufe, fi je n'avois à me reprocher que cette première faute, à laquelle l'amour auroit pu fervir d'excufe ; ce qui me rendroit moins coupable.

Mon amant exigea une entrevue fecrete, & voulut s'introduire dans mon appartement pendant la nuit ; cette propofition m'avoit d'abord révoltée; j'avois réfifté avec fermeté ; mais que ne peuvent pas les perfécutions d'un homme qu'on adore, & à qui on a eu la foibleffe de l'avouer !... Mélicourt bouda, fe fâcha, pleura ; en m'abordant, il étoit pâle & défiguré : fa mort devoit être la fuite de mes refus. Il me jura tant de fois qu'il ne feroit aucun outrage à ma vertu, qu'a la fin je le crus, & je cédai. L'entreprife étoit difficile ; je couchois dans la chambre de ma mère; il s'agiffoit de faifir l'inftant où

elle feroit plongée dans un profond fommeil, d'ouvrir plufieurs portes, de m'abandonner au caprice du hafard & à tous les dangers qui en étoient inféparables : ces inconvéniens furent mis en balance avec le défir de fatisfaire mon Amant ; mais l'amour, qui fe plaît à applanir toutes les difficultés, à furmonter tous les obftacles, m'infpira le courage dont j'avois befoin, & me foumit à fes loix. Je fis enfin tout ce qu'il voulut, & Mélicourt fe trouva dans mes bras : je tremblois de tous mes membres. Une voix intérieure me crioit fans ceffe que je devenois criminelle, & je fus convaincue qu'il en coûte plus qu'on ne penfe de renoncer à fes devoirs. Mélicourt tâchoit de me raffurer par l'aveu de fa tendreffe & de fon refpect : fes intentions étoient pures il ne vouloit pas me tromper ; mais il fe trompoit lui-même. Toutes les heures de la nuit s'écoulèrent fans que nous nous en fuffions apperçus; & le jour, qui commençoit à paroître, annonçoit le

ſignal de la retraite : cette ſéparation nous coûtoit infiniment, & nous ne pouvions nous y réſoudre ; il nous ſembloit que nous ſerions des ſiècles ſans nous voir, & Mélicourt me preſſant dans ſes bras, imprimoit ſur mon viſage des baiſers de feu, qui firent paſſer le déſordre dans mon ame ; je fus plongée dans une eſpèce d'ivreſſe qui abſorba tous mes ſens, & je n'ai conſervé le ſouvenir de ce qui ſe paſſa dans ce fatal moment, que par les ſuites funeſtes qui en réſulterent. O vous qui avez un cœur ſenſible, que vous êtes inſenſé, ſi vous comptez ſur la force de votre raiſon pour vous ſauver du danger ! n'en accuſez pas la Nature ; elle ne vous a fait trop foible pour ſortir du précipice, que parce qu'elle vous avoit fait aſſez fort pour n'y pas tomber : maxime ſublime d'un Ecrivain philoſophe, qu'on ne ſauroit trop répéter, & qu'on devroit ſans ceſſe avoir devant les yeux.

Lorſque Mélicourt m'eût quittée, je ſentis vivement toutes les conſéquences

de la faute que je venois de commettre ; je versai un torrent de larmes ; & à la jouissance d'un instant, succéda un tourment qui durera toute ma vie. Ma mère s'apperçut de mon trouble ; une indisposition me servit de prétexte ; je gardai le lit & la chambre pendant plusieurs jours, & je m'abandonnai aux réflexions les plus tristes & les plus douloureuses. Il se joignit une véritable maladie à celle que j'avois feinte. Je commençai à pressentir le malheur que je redoutois, & des signes certains me le confirmerent. Cette découverte rendit ma position affreuse, & me fit tomber dans le désespoir. Mélicourt se présentoit à mon imagination sous les formes les plus hideuses. Je ne trouvois en lui qu'un scélérat, qui, abusant de ma foiblesse, n'avoit pris le masque de l'Amant le plus passionné & le plus vertueux, que pour me ravir l'honneur & l'innocence. Bientôt après mon cœur cherchoit à l'excuser : je le voyois dans mes bras, aussi tendre, aussi aimable qu'il

me l'avoit toujours paru, recevant avec transport les caresses qui faisoient son bonheur ; alors je lui sacrifiois le mien avec délice, & le gage de son amour me devenoit précieux. Trop douce & trop cruelle illusion ! votre charme ne fut pas de longue durée ; il fut détruit tout-à-coup par le sentiment pénible de mon infortune.

Je passai quelque temps dans un état de perplexité accablant, me dérobant à tous les regards, fuyant la lumière, détestant la Nature entière, me détestant moi même, désirant la mort, ignorant toujours le parti que je devois prendre. Ma mère m'accabloit de questions ; l'embarras de mes réponses, le dépérissement de ma santé, lui donnoient des inquiétudes ; & un jour m'ayant poussée vivement sur ces divers objets, je lui fis l'aveu de ma foiblesse : je lui racontai également tout ce qui l'avoit précédée, & mon récit fut suivi de l'expression de ma douleur. Mon repentir & mes larmes étoient sincères ;

elles portoient un caractère de vérité qui auroit dû la toucher; mais elles devinrent inutiles, & les outrages les plus sanglants, les traitemens les plus durs, furent la suite de ma confiance. Ma mère ne trouvoit pas de termes assez forts pour me peindre son ressentiment : cela ne lui suffit pas; j'étois un monstre qu'il falloit dévouer à un opprobre éternel, & mon secret fut bientôt divulgué.

Il est des esprits foibles qui trouvent du plaisir à exciter la pitié, & se livrent, sans aucun choix, aux premières personnes qui feignent de partager leurs chagrins, & semblent les plaindre. Ma mère étoit de ce nombre : elle croyoit avoir une foule d'amis, & tous devinrent ses confidens. Elle consulta principalement un de ses parens, qu'elle aimoit avec passion; c'étoit un faux dévôt, qui, avec les dehors imposans de l'honnêteté, & le masque de toutes les vertus, avoit su usurper l'estime publique. Ces sortes de caractères, trés-indulgens pour eux-mê-

mes, font extrêmement févères pour les autres, & ne connoiffent que la verge de fer. Qu'ils font différens, ces êtres, de ceux que la véritable réligion infpire, dont le fouffle bienfaifant ranime l'efpérance détruite, relève le courage abbattu, & vous ramène dans la route du bonheur!

M. de Clainville m'avoit trouvée aimable, & me l'avoit dit. Des difcours captieux & indécens de fa part n'avoient fervi qu'à me dévoiler les replis de fon cœur vicieux. Un homme de cette trempe n'ayant pu me féduire, devoit me détefter, & devenir mon plus cruel ennemi; je lui fourniffois une belle occafion pour exercer fa vengeance; il ne manqua pas de la faifir; il fut excité également par des vues d'intérêt viles & méprifables; &, avec de pareils motifs, de quoi n'étoit-il pas capable? Après avoir échauffé le reffentiment & l'indignation de ma mère, il lui propofa de me faire conduire dans une

terre qui lui appartenoit, où j'attendrois le terme de ma grossesse, & ensuite de recourir aux moyens de me faire enfermer dans un Couvent pour le reste de mes jours. Ma mère fut enchantée de ce conseil ; il lui parut inspiré par la divinité même, & on ne tarda pas à le mettre en exécution. Me voilà arrivée dans le château de M. de Clainville, retenue dans un appartement d'où je ne pouvois sortir, & confiée à la garde de deux Argus, dont le silence & les figures austères ne pouvoient m'inspirer que la tristesse & l'effroi. Cette solitude profonde, cet abandon général, convenoient parfaitement à ma situation, & il me sembloit que j'étois moins malheureuse. Lorsque l'ame est dégradée par un crime réel ou de convention, il faut fuir tous les regards ; on rencontre par-tout des juges sévères qui vous condamnent ; & l'arrêt dicté par l'opinion publique, est le supplice le

plus redoutable. J'aimois la lecture passionnément : quelques Livres que je trouvai charmoient mes ennuis. Mes idées étoient tellement confuses, elle se succédoient, se heurtoient si rapidement, que j'avois de la peine à les distinguer. Mélicourt se présentoit sans cesse à ma pensée ; je cherchois à l'en éloigner, & je formois souvent le projet de l'oublier entiérement ; mais plus souvent encore je me repaissois de son image ; je me rappellois avec délices toutes les époques, toutes les gradations de sa tendresse, jusqu'au moment cruel où j'avois perdu mon bonheur en perdant mon innocence ; & alors des larmes remplies d'amertume couloient de mes yeux. Un jour, pendant que j'étois livrée à ces assauts de sentimens & de sensations, je vis paroître Clainville ; je ne fus ni surprise, ni effrayée de sa présence, & aucun mouvement ne lui annonça ce qui se passoit dans mon ame ; il m'aborda avec un air

doux

doux & benin (*a*), & me dit combien il étoit affecté de la févérité qu'on exerçoit envers moi ; que, quelque grande que fût la faute que j'avois commise, Dieu étoit bon, & favoit pardonner ; que ma mère ne s'étoit pas contentée, de me perdre de réputation, en faifant connoître mes torts ; mais qu'elle m'avoit déshéritée, avec le projet de me cloîtrer pour le refte de mes jours.
» Elle m'a forcé, ajouta-t-il, à accepter
» une donation de tous fes biens, & il
» ne tient qu'à vous que je vous faffe re-
» couvrer votre fortune & votre liber-
» té. Je me fuis prêté à tout ce qu'elle
» a exigé de moi, dans l'intention de
» vous fervir. Vous favez combien vous
» m'êtes chère ; je vous aime de l'amour
» le plus tendre & le plus paffionné : il
» y a long-temps que je vous en ai fait
» l'aveu ; &, fi vous voulez y répondre,

(*a*) Le Ciel eft dans fes yeux, l'Enfer eft dans fon cœur. *La Henr. Port. de l'Hyp.*

» si vous daignez avoir quelques com-
» plaisances pour moi, de l'état déplora-
» ble où vous êtes réduite, vous passerez
» au comble du bonheur. Votre mère
» fera tout ce que je voudrai ; vous ha-
» biterez ce château, non comme Pri-
» sonnière, mais comme Souveraine,
» & vous y disposerez de tout ; je serai
» le premier de vos Serviteurs, & le plus
» empressé à remplir vos désirs. « En finissant ce beau discours, Clainville s'attendrissoit, & me prenoit la main, en me regardant avec des yeux, dans lesquels les sentimens de son lâche cœur étoient peints, de manière à ne pouvoir s'y méprendre. » Monstre, lui répon-
» dis-je, crois-tu m'en imposer par ce
» discours artificieux ; c'est toi qui as
» irrité ma mère contre moi, & tu ne
» l'as portée à cet excés de sévérité, que
» dans l'espérance de profiter de mes
» malheurs, pour satisfaire tes infâmes
» désirs ; mais tu t'es trompé, il y a long-
» temps que je te connois, & que tu

» m'es odieux. Si j'ai commis une faute, » l'amour eſt mon excuſe, & je ne ſuis » paens core avilie à mes yeux : je de- » viendrois mépriſable, & me ferois » horreur, ſi j'avois la foibleſſe d'écouter » tes propoſitions. Garde mon bien, » puiſque tu as eu l'adreſſe de l'uſurper, » & dépouille-moi pour enrichir tes en- » fans. La retraite n'a rien d'effrayant » pour moi ; tout ce que je te deman- » de, c'eſt de me délivrer de ta préſen- » ce, que je ne puis plus ſupporter. »

On doit ſe peindre l'étonnement & l'embarras de Clainville. Un fourbe eſt timide & rampant, lorſqu'il ſe voit démaſqué ; & ce n'eſt que de loin, & avec des reſſorts cachés, qu'il court à la vengeance. Celui-ci eut la baſſeſſe de ſe mettre à mes pieds, & d'embraſſer mes genoux, avec le ton d'un criminel qui implore ſa grace. Je me levai, & le laiſſai dans cette poſture humiliante ; alors il prit ſon parti, & me quitta ſans prononcer une ſeule parole. Lorſque je fus

ſeule, je réfléchis ſur ce qui s'étoit paſſé ; & après que les premiers feux de ma colère furent éteints, je me blâmai de ma franchiſe ; je ſentis que, dans ma poſition, je devois ménager un homme qui avoit tout pouvoir ſur l'eſprit de ma mère, & devenoit l'arbitre de mon ſort : ce n'eſt pas que je fuſſe dans l'intention d'écouter plus favorablement ſon hommage, & de ſauver ma liberté par une action lâche ; mais je pouvois ne pas le rebuter, lui faire entrevoir quelque lueur d'eſpérance, gagner du temps, & attendre une révolution heureuſe. Il m'étoit permis de tromper, juſqu'à un certain point, un ſcélérat qui m'opprimoit pour me ſéduire. L'idée de renoncer au monde à dix-huit ans, & d'être enſevelie pour le reſte de mes jours, commençoit à contriſter mon ame. Dans l'inſtant qu'on éprouve un grand malheur, qu'on eſt affecté d'un chagrin violent, tout paroit poſſible ; les plus grands ſacrifices ne coûtent rien ; on les

désire, on les recherche ; mais dès que les traits de la douleur viennent à s'émousser, la manière de voir, de sentir, varie en même proportion ; & lorsqu'on a eu l'imprudence de prendre un parti sur lequel on ne peut revenir, on passe sa vie dans le repentir & dans les regrets. Ayant fixé mon esprit sur ces diverses considérations, & les ayant combinées sous tous les rapports, je pensai à réparer ma faute. Clainville n'avoit pas reparu ; mais un signe de ma part l'auroit bientôt ramené. Je ne pouvois douter qu'il n'eût des relations fréquentes avec les gens qui me servoient, qui lui étoient dévoués ; & ce fut à l'un d'eux que je montrai le désir de le revoir. Ce que j'avois prévu ne manqua pas d'arriver, & peu de temps après, je fus satisfaite. Son abord annonçoit plus d'embarras que de rancune. A son aspect, je ne pus me défendre d'un frémissement qui m'auroit décelée peut-être, s'il avoit été remarqué par des

yeux plus clair-voyans. » Lorſqu'on a
» eu des torts, Monſieur, lui dis-je, on
» ne doit pas rougir de les réparer. Je
» me ſuis livrée envers vous à un em-
» portement injuſte & déplacé..... Je
» vous ai accablé d'injures dans le temps
» que je vous devois des remercimens.
» Je vous prie d'avoir de l'indulgence
» pour une infortunée, dont la tête n'eſt
» pas libre, dont les idées ne ſont pas
» nettes, & qui ne ſait plus que gémir &
» répandre des larmes. » Ce diſcours
produiſit tout l'effet que j'en attendois ;
il fit renaître l'eſpoir dans le cœur cor-
rompu de l'amoureux Tartuffe. Delà il
contemploit ſa victime, & dévoroit d'a-
vance une proie qui ſembloit tomber
dans ſes filets. » Eſt-il bien vrai, ma
» chère Emilie, que vous commencez à
» ſentir le prix de mes ſervices, & l'in-
» juſtice de vos procédés ? Je n'en con-
» ſerve aucun ſouvenir, & je ne ſerai
» occupé qu'à vous donner des preuves
» de mon attachement. Si vous y ré-

» pondez comme je le desire, il n'y au-
» ra rien que je ne fasse pour vous....
» — Je vous crois trop délicat, Mon-
» sieur, pour vouloir abuser de ma si-
» tuation, & pour ne pas chercher à mé-
» riter un sentiment qui ne peut flatter
» qu'autant qu'il parte d'un cœur libre &
» indépendant. Pourrois-je, sans vous of-
» fenser, me livrer à un nouveau pen-
» chant dans l'état où je suis? Ne vous
» mettrois-je pas dans le cas de douter de
» ma bonne-foi? Laissez-moi oublier ce-
» lui qui fut la cause de mon erreur, &
» me délivrer en même-temps d'un far-
» deau qui peut me le rappeller à chaque
» moment : gagnez ma confiance par
» celle que vous aurez en moi; tâchez
» d'adoucir mon sort par tous les moyens
» qui dépendront de vous, & attendez
» les effets de ma reconnoissance. »

Si j'avois montré un changement trop subit; si, de l'impression de la haine, j'avois passé à celle de l'amour, sans aucun intermédiaire, sans aucune grada-

tion, je lui aurois inſpiré une juſte méfiance, & mon but étoit manqué. Clainville donna dans le piége ; il crut que je voulois compoſer avec lui, & mes conditions lui parurent raiſonnables. Aveuglé par ſa paſſion, il ſe fit une entière illuſion : dès ce moment, tout ce que je pouvois déſirer me fut procuré ; il me viſitoit ſouvent, & je ſortois avec lui toutes les fois que je le lui demandois. On doit bien prévoir que ſon projet n'étoit pas de me raccommoder avec ma mère, & de me faire rendre ſes bonnes graces ; il vouloit me garder chez lui ſous divers prétextes qu'il auroit fait approuver, & me réſervoit à ſes plaiſirs. Tous ſes deſſeins m'étoient développés dans nos converſations, & je paroiſſois les approuver. Cependant, le terme de ma groſſeſſe arriva ; j'eus tous les ſecours néceſſaires, & je mis au monde un enfant qui ne vécut que quelques heures : il fut la victime de mes chagrins ; &, dans ce moment, j'en

éprouvai

éprouvai un que je n'avois pas encore senti, & qui fut bien vif. La nature ne perd jamais ses droits; ils sont indépendans des établissemens humains, & de tous les devoirs de convention. A peine je commençois à me rétablir, que les persécutions de Clainville devinrent plus pressantes que jamais; ce qui m'obligea à penser sérieusement au parti que je devois prendre. Si ma raison eût été plus formée, je n'aurois pas balancé un seul instant; il n'y en avoit qu'un de convenable: il falloit chercher à le démasquer aux yeux de ma mère, en me procurant des témoignages & des preuves qu'elle ne pût pas méconnoître, ensuite me jetter à ses pieds, & obtenir mon pardon par mes larmes & mes caresses. J'avoue que ce parti ne me vint pas dans l'idée, & que d'ailleurs il m'en auroit coûté infiniment de reparoître devant ma mère. Tous mes désirs se bornèrent à instruire Mélicourt du lieu de ma retraite, qu'on avoit eu soin de

tenir ſecret, & à m'abandonner à ſes conſeils. La confiance de Clainville commençoit à être entière; les moyens d'écrire m'avoient été accordés: je me promenois quelquefois ſans lui avec l'une de mes Gardes; & celle-ci, qui ſuivoit les diſpoſitions de ſon Maître, n'étoit pas toujours à mes côtés. Je parvins enfin à faire paſſer une Lettre à Mélicourt, par un Berger, à qui je promis une récompenſe honnête, s'il pouvoit me remettre la réponſe ſans qu'on s'en apperçut. Je m'étois adreſſée à un Meſſager adroit; & le ſoir même, un peu avant dans la nuit, ayant entendu du bruit ſous mes croiſées, j'y volai, & j'entrevis un homme qui avançoit vers moi un long bâton, au bout duquel je trouvai cette réponſe ſi déſirée. Elle m'apprit que Mélicourt n'avoit jamais ceſſé de m'adorer; que mes malheurs & mon abſence l'ayant mis dans le déſeſpoir, avoient penſé lui couter la vie, & que, ſous peu de jours, il eſpéroit

m'enlever, étant ſecondé par notre Confident, avec lequel il avoit concerté ſon projet. La lecture de ce Billet me cauſa des tranſports de joie que je ne ſaurois exprimer. Me trouver libre, & dans les bras de mon Amant, me paroiſſoit un bonheur dont la ſeule idée me mettoit dans l'ivreſſe. Inſenſée que j'étois! Je ne voyois pas que je courois à ma perte, & je me réjouiſſois d'un événement qui me préparoit un déshonneur & une honte que mes pleurs ne pourront jamais effacer, & dont l'impreſſion a fait à mon ame une plaie qui ſaignera juſqu'à mon dernier ſoupir.

J'écrivis ſur le champ quelques lignes que je remis au cher Meſſager: je marquois à Mélicourt qu'il me trouveroit diſpoſée à le ſuivre juſqu'aux extrêmités du monde, & que le moment du départ ne ſeroit pas auſſi prochain que je le déſirois. Clainville, dont les viſites devenoient de plus en plus fré-

quentes, appercevant dans mes discours & mes actions des signes de satisfaction qu'il n'avoit pas encore vus, les jugea d'un augure favorable pour lui, & se persuada que l'instant de son triomphe n'étoit pas éloignée. Je le confirmai dans cette erreur ; j'avoue même que j'y mis de la méchanceté, afin de rendre la raillerie plus piquante. Je reçus un nouveau Billet, qui m'annonça que, dans la nuit qui devoit suivre, le grand projet de mon enlévement seroit exécuté. Clainville passa une partie de la journée avec moi ; &, pour la dernière fois, je pris la liberté de le jouer d'une manière distinguée. Je lui lançois des regards qu'il trouvoit tendres & enflammés : de légers mouvemens occasionnés par ma respiration, lui paroissoient des soupirs profonds qui annonçoient ma défaite : il la croyoit si prochaine, qu'en me quittant, il ne put me dissimuler sa surprise de voir son bonheur retardé. Dès que je me trouvai seule, je prépa-

rai tout ce qui m'étoit néceſſaire, & j'attendis mes Libérateurs avec impatience. Vers le milieu de la nuit, tandis que les Habitans du château goûtoient les charmes du repos, que Clainville plongé dans les bras du ſommeil, & livré à une douce rêverie, étoit peut-être agréablement agité par l'image des plaiſirs dont il eſpéroit jouir à ſon réveil, le ſignal convenu vint frapper mes oreilles. Une échelle fut adoſſée au mur, & Mélicourt ſe trouva dans ma chambre, avant que j'euſſe eu le temps de l'appercevoir. Il eſt des poſitions qu'on ne ſauroit rendre, & qu'il faut éprouver; celle-ci étoit du nombre: l'expreſſion des ſentimens qui nous uniſſoient ne dura pas long-temps; elle fut retenue par de grands intérêts, dont notre amour étoit l'objet. Mélicourt m'apprit en peu de mots qu'une chaiſe de poſte nous attendoit à quelque diſtance; qu'il s'étoit pourvu d'une ſomme d'argent aſſez conſidérable, & que la

mort ſeule pourroit nous ſéparer. Nous nous hâtâmes de deſcendre par l'échelle, avec l'aide du ſerviteur fidèle, qui ſe chargea de mes paquets ; &, ayant gagné la voiture, nous nous ſéparâmes de lui, après lui avoir donné les juſtes témoignages de notre reconnoiſſance. Me voilà dans les chemins, ſeule avec mon Amant, fuyant mes parens & ma patrie. J'entends un Lecteur ſenſé, qui me crie : Imprudente ! où vas-tu ? quelles ſont tes eſpérances ? que feras-tu lorſque les reſſources de ton Amant ſeront épuiſés ? peux-tu te flatter qu'il t'aimera toujours, & qu'il ne t'abandonnera pas ? pourra-t-il ſe ſouſtraire lui-même aux recherches qu'on ne manquera pas de faire ? Alors la miſère ou l'infamie deviendra ton partage. Vous avez raiſon, ami Lecteur ; mais on ne commet de grandes fautes, que parce que l'on tombe dans de grandes erreurs de calcul, ou que les paſſions nous aveuglent au point de ne pas appercevoir la

ſuite & la fin de nos entrepriſes. Voilà la différence qui exiſte entre le ſage & celui qui ne l'eſt pas : l'un ne ſe détermine à une action quelconque qu'après en avoir prévu & combiné tous les réſultats, tandis que l'autre cède toujours à l'impreſſion du moment ; & c'eſt préciſément ce que je faiſois : je quittois un ſéjour qui m'étoit odieux, pour ſuivre un Amant que j'adorois, & avec lequel j'eſpérois paſſer quelques jours heureux. Je ne voyois rien de plus ; enfin ne m'en demandez pas davantage : je n'entreprends pas l'apologie de ma conduite, je ne l'expoſe au grand jour que pour la faire déteſter, & garantir du danger, s'il eſt poſſible, les innocentes victimes qui ſe trouveront dans les mêmes circonſtances.

Le projet de Mélicourt étoit de ſe rendre dans la Capitale. Cette Ville immenſe eſt le refuge de tous les vices. Là, confondu parmi une foule innombrable de Citoyens, ſans ceſſe occupés de leurs

intérêts & de leurs plaisirs, on peut plus facilement échapper à la curiosité publique, & surprendre la vigilance des Loix. Y étant arrivés, sans aucun accident, nous débutâmes sous le nom de Marquis & Marquise de Germini. Les titres ne coûtent rien à Paris, & ne laissent pas que de donner une certaine considération. Il y existe peut-être plus de faux Comtes & de faux Marquis, qu'il n'y en a de véritables dans tout le Royaume; & j'en connois, qui, par l'habitude d'en porter le nom, ont fini par se persuader qu'ils l'étoient réellement, & l'ont assuré de bonne-foi. Nous étant pourvus de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir le rang que nous usurpions, nous parûmes avec éclat, & nous nous livrâmes sans retenue à tous les amusemens qui se présentoient & naissoient sous nos pas. Du château de Clainville, où, opprimée par la douleur & l'incertitude de mon sort, n'ayant pour toute distraction que la société d'un

homme odieux que j'étois obligée de tromper, j'avois paſſé ſans aucun intermédiaire dans la première Ville de France: j'y vivois avec mon Amant: je parcourois le cercle étendu de tous les plaiſirs: je pouvois ſatisfaire ma vanité, mes fantaiſies. Que l'on juge de ma poſition, de mon étonnement, de mon ivreſſe, ſur-tout lorſqu'on s'étourdit entiérement ſur l'avenir, comme je le faiſois, & qu'on n'eſt affecté que par les ſenſations préſentes. Ma ſanté étoit auſſi brillante que mon ame étoit ſatisfaite, & jamais je ne parus ſi belle. J'étois remarquée dans tous les endroits publics: j'avois ſans ceſſe autour de moi une cour nombreuſe, & chacun envioit le ſort du Marquis de Germini. Quelle jouiſſance pour une femme! il n'en eſt pas de plus vive, & rien ne peut lui être comparé. J'ai toujours aimé la muſique paſſionnément; &, dès ma plus tendre enfance, je m'en ſuis occupée avec quelque ſuccès. L'Opéra

étoit le ſpectacle que je préférois. La claſſe des Amateurs étoit alors diviſée par pluſieurs factions, & ſur-tout par deux partis nombreux. L'entêtement, & des habitudes particulières, plus que le ſentiment & la connoiſſance de l'art, excitoient des querelles qui avoient des ſuites ſérieuſes. J'aſſiſtai, ſans aucune prévention, aux repréſentations des Ouvrages immortels qui occupoient la ſcène lyrique, & avec l'intention de les claſſer dans mon eſprit. L'un des Compoſiteurs s'emparoit de tous mes ſens, forçoit mon intention, élevoit, tranſportoit mon ame, tandis que l'autre la charmoit & lui faiſoit éprouver de douces ſenſations. Les ouvrages du premier me paroiſſoient deſſinés pour produire de grands effets, dont les ombres, même celles qui paroiſſoient défectueuſes, étoient combinées avec un art infini, pour faire reſſortir des beautés ſublimes, & produire une magie inconcevable : les Ouvrages du ſecond, remplis

de charmants détails, dans lesquels les chants les plus mélodieux étoient, pour ainsi dire, prodigués, me sembloient manquer dans l'ensemble, & ne respiroient pas cette chaleur brûlante, ce feu électrique qui passe dans tous les cœurs, & y porte l'enthousiasme & le délire. Il n'étoit pas moins un grand Homme à mes yeux, & digne de mon admiration.

Un célèdre Ecrivain qui a développé les élémens de la musique avec cette éloquence & cette énergie qui lui étoient naturelles, a établi une distinction dans les effets de la mélodie. Prise par le rapport des sons, & par les règles du monde, elle peut se borner à flatter l'oreille par des sons agréables, comme on peut flatter la vue par d'agréables accords de couleurs; mais, prise pour un art d'imitation par lequel on peut affecter l'esprit de diverses images, émouvoir le cœur de divers sentimens, exciter & calmer les passions, opérer en un

mot des effets moraux, il lui faut chercher un autre principe. Ce second principe est dans la nature, comme le premier; mais il suppose une observation plus fine, quoique plus simple, & plus de sensibilité dans l'Observateur. C'est par la distinction de ces deux principes que je conçois comment un morceau de musique peut flatter davantage l'oreille, qu'émouvoir le cœur. Lorsque deux grands Maîtres possèdent, dans un degré plus éminent, l'une ou l'autre de ces qualités, alors elle prédomine dans leurs productions.

Un homme d'un grand talent occupoit la scène comique, & personne n'avoit saisi comme lui, la gaieté & les graces qui lui conviennent. Ses compositions, remplies d'esprit, présentoient sans cesse des images variées qui exprimoient tout ce qu'il vouloit dire, & vous laissoient dans l'enchantement. Les Musiciens, comme les Peintres & les Poëtes, ont un

genre qui leur eſt propre, & dans lequel ondo it les juger. Les parallèles ſont ſouvent déplacés & ridicules. Il faut jouir des diverſes beautés qu'on nous offre, ſans chercher à affliger, par une prévention injuſte & barbare, des hommes de mérite qui conſacrent à nos plaiſirs leurs veilles & leurs travaux.

Le Théatre François, le ſpectacle de la Nation, ne me fit pas éprouver toute la ſatisfaction que j'en attendois. Ce ne ſont pas les ouvrages qui lui manquent. Tout le monde connoît les chef-d'œuvres dont il eſt enrichi ; mais il n'a pas un nombre ſuffiſant de bons Acteurs pour pouvoir les rendre. Des femmes maniérées qui ont une ſenſibilité factice, qui ſont occupées de leur ajuſtement & du ſoin de ſe montrer avec grace, ne peuvent pas exprimer les grands mouvemens de la tragédie, ni exciter de grandes paſſions..

Inſenſiblement, tout ce que les ſciences & les arts préſentent de plus curieux

& de plus intéreſſant, s'offrit à nos regards. Rien ne fut oublié, & je ne m'appercevois pas que le terme de nos moyens approchoit. Mélicourt commençoit à ſentir tous les inconvéniens qui en réſulteroient, & il devint triſte & rêveur. Il ne me communiquoit aucune de ſes craintes; mais je les devinois facilement, par l'altération de ſon humeur & de ſa ſanté. Je n'oſois lui en parler; la certitude de mes ſoupçons auroit troublé mes plaiſirs, & je voulois éloigner cette époque funeſte. Il ſoutint nos dépenſes encore quelque temps, ſans qu'aucune circonſtance particulière me fît connoître ſa véritable poſition. Un jour, ne l'ayant pas vu depuis le matin, je me diſpoſois à ſortir, lorſqu'on vint m'annoncer que mon carroſſe & mes chevaux avoient été ſaiſis par un créancier. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour moi. Elle diſſipa tout le charme de mon illuſion, & j'apperçus, d'un coup d'œil, l'enchaînement des malheurs dont j'étois menacée. Je

paſſai le reſte de la journée dans mon appartement, plongée dans une douleur profonde, & j'attendis en vain, toute la nuit, Mélicourt, qui ne parut point. Tourmentée par les preſſentimens les plus ſiniſtres, & le cœur déchiré par mille penſées accablantes, je ne m'arrêtois ſur aucune, & ne prévoyois point le coup qui m'étoit porté. Cette nuit fut exceſſivement longue; & en meſurant la durée de ſes intervalles, il me ſembloit que je n'en verrois jamais la fin. A ſept heures du matin, on me remit une lettre, dont voici le contenu:

» Depuis huit jours, ma chère Emilie, » luttant entre la néceſſité de vous quit- » ter ou de faire des baſſeſſes pour ſatis- » faire mes créanciers & fournir à vos » beſoins, j'ai éprouvé des tourmens que » je ne puis vous exprimer; hier je vis le » moment où je ſuccombois, & l'homme » le plus honnête alloit devenir un fri- » pon, ſi un dernier effort de ſa raiſon » expirante ne l'eût garanti. Je frémis en

» me rappellant cette idée, & il ne faut
» rien moins que le désordre qu'elle met
» dans mon ame, pour me déterminer à
» vous fuir; c'est un effort dont je ne me
» serois pas cru capable. Adieu : plaignez
» Mélicourt ; il ignore encore où il va
» porter ses pas.

Voilà, m'écriai-je, la juste punition de mes fautes : l'amant le plus tendre, le plus passionné, après m'avoir entraînée pas à pas dans le plus noir des abîmes, m'y laisse seule, sans secours, sans ressources & sans espoir. Le traître a abusé de ma candeur, de ma foiblesse, & peut-être qu'à présent il me méprise assez pour être insensible à mes chagrins. Malheureuse Emilie ! que vas-tu devenir ? Où sont les êtres bienfaisans qui, dans cet état d'abandon, daigneront jeter sur toi un regard de pitié ?...... Je m'arrachois les cheveux, & je donnois les signes du plus violent désespoir. L'épuisement de mes forces, & un torrent de larmes lui succédèrent. Je commençai à voir, dans

toute sa force, l'horreur de ma situation. On fut bientôt informé de cet évènement. On accourut de tous les côtés pour me faire des demandes, & je promis de vendre tout mon superflu pour y satisfaire. Des êtres qui deux jours auparavant étoient à mes pieds, me parloient avec une dérision insolente, & j'étois déjà confondue avec les Aventurières qui débutent dans le monde. Je fus d'autant plus sensible à cette humiliation, que je ne pouvois pas me dissimuler qu'elle ne fût méritée. On me signifia avec la même liberté, de quitter le beau logement que j'occupois. On s'empara de mes effets. On ne me laissa que ceux qui m'étoient d'une nécessité indispensable, & ce ne fut pas sans peine que j'obtins, à l'extrêmité de la maison, une petite chambre dans laquelle je pûs me soustraire à tous les regards, & cacher ma honte & ma douleur. Ce fut dans ce réduit obscur, qu'étendue sur un grabat, ne voyant qu'une femme arrogante qui

m'apportoit, comme par pitié, quelques grossiers alimens, je sentis l'énormité de ma faute & le prix de mes sacrifices. Je me retraçai l'image du bonheur que j'avois goûté dans le sein de ma famille, lorsque chérie de tout ce qui m'environnoit, jouissant de l'estime des autres & de la mienne propre, ayant la paix & la tranquillité dans l'ame, je voyois s'écouler des jours purs & sereins, qui n'étoient troublés ni par la crainte, ni par les remords. Réflexions trop tardives ! bien loin de me devenir utiles vous me perciez le cœur, & vous mettiez le comble à mon désespoir !

Pendant que j'étois entiérement absorbée par ces diverses pensées, que je n'avois, pour ainsi dire, que le sentiment de mon existence, on vendoit les effets, les bijoux dont je m'étois parée avec tant de plaisir; & comme Mélicourt ne m'avoit rien refusé, qu'il avoit satisfait tous mes désirs, ils suffirent pour acquitter nos dettes. Je touchai même quelqu'ar-

gent surabondant, qui pouvoit me donner le temps de respirer & de réfléchir sur le parti que j'aurois à prendre. Je voulois d'abord écrire à ma mère, l'assurer d'un repentir sincère, & lui proposer de payer ma pension dans un Couvent, où j'aurois été me dérober à tous les yeux & passer le reste de ma vie; mais après une mure délibération, ce sort me parut trop dur; j'étois jeune & jolie, je possédois tous les moyens de plaire; j'aimois naturellement le monde & ses agrémens. Ce goût étoit affoibli dans le moment où j'éprouvois un chagrin violent; mais il reprenoit bientôt le dessus, lorsque mon ame étoit moins agitée, & j'avois de la peine à y renoncer. Le genre de vie que j'avois menée, la jouissance de tous les plaisirs avoient enflammé mes affections, qui étoient déjà vives, & le silence de la retraite me paroissoit l'image de la mort. Mon hôtesse, qui m'honoroit de quelques visites, depuis qu'elle avoit touché le montant de ses avances, me dit

un jour, avec une franchiſe groſſière ;
» Vous êtes une grande folle, Mademoi-
» ſelle, de vous affliger: on eſt riche lorſ-
» qu'on a une figure comme la vôtre, &
» bien des femmes voudroient vous reſ-
» ſembler..... « Je ne fis d'abord aucune attention à ce diſcours; cependant il me revint dans l'eſprit pendant la nuit, & je déſirai l'approfondir. Quoique je compriſſe parfaitement ce qu'elle vouloit me faire entendre, je n'étois pas fâchée de connoître les moyens qu'elle avoit à me propoſer. Un reſte de pudeur me retenoit encore ; mon cœur ſe révolta d'abord de la négociation que j'allois entamer ; mais le tableau de ma ſituation étouffa le cri du ſentiment ; & la ſuite de mon hiſtoire prouvera évidemment que, lorſqu'on eſt entré dans le ſentier du vice, on ne peut plus répondre de ſoi, ni poſer le terme où l'on s'arrêtera: alors tout devient poſſible, & de chaîne en chaîne, de gradation en gradation, l'on ſe trouve au dernier degré du cercle ;

très-étonné d'y être parvenu. A mesure que l'ame se flétrit, elle devient de plus en plus foible & facile à succomber, en même temps qu'on est, pour ainsi dire, emporté par les événemens C'est donc le premier pas qu'il est essentiel de ne pas faire, & qu'il faut présenter à la jeunesse comme le plus grand de tous les malheurs, & celui qui annonce la perte des biens les plus précieux.

Le jour paroissoit à peine, que je fis appeller la personne officieuse dont j'avois besoin. Je m'apperçus qu'elle se doutoit de mon dessein, par l'empressement qu'elle mit à se rendre à mon invitation. » Vous paroissez, lui dis-je, vous intéresser à moi : vous n'ignorez, ni mes malheurs, ni l'état affreux où je suis réduite. » Les ressources que je pourrois trouver » dans ma famille me sont interdites : il ne » m'en reste aucune, & je n'en espère que » de vos conseils...— Je ne puis vous répéter, Mademoiselle, que ce que je » vous ai dit : lorsqu'on est faite comme

» vous, on trouve facilement des amis qui
» vous consolent & vous obligent....—Je
» ne demande pas mieux que d'avoir des
» amis; mais où les chercher? comment
» les trouver?...—Mademoiselle, si vous
» voulez me donner votre confiance, je
» me charge de ce soin. Je connoïs beau-
» coup de monde: des hommes de tous
» les pays logent dans mon hôtel. Je vous
» procurerai ce qui vous convient, & vous
» ne serez pas la première que j'aurai en-
» richie.» Je la remerciai, & l'assurai que
je mettois tout mon espoir en elle. Je ne
tardai pas à sentir les effets de ses promesses; car, dans le jour même, je vis paroître un grand homme, maigre, le teint basané, les yeux noirs & enfoncés, fort bien vêtu, qui m'aborda avec un air gracieux, & me dit qu'on lui avoit parlé de moi, de manière à lui inspirer le désir le plus vif de me connoître; qu'il s'appercevoit qu'on ne l'avoit pas trompé, & que j'étois un ange qui ne méritoit pas d'être malheureuse. Mon embarras étoit extrê-

me; mais comme mon parti avoit été pris avec réflexion, je ne fus pas tentée de revenir sur mes pas.» Il est vrai, Monsieur, » que je n'étois pas née pour être malheu» reuse, & je n'ai point à me plaindre » des rigueurs du sort, parce que c'est » moi qui suis la cause de mes peines; » mais tous mes regrets deviendroient » superflus, & vous n'êtes pas fait pour » les supporter...» Ce début ne toucha pas infiniment le galant suranné à qui j'avois à faire, & ne lui fit pas perdre de vue le motif qui l'avoit amené...» Vous » n'êtes pas dans l'âge des regrets, Made» moiselle; vous êtes dans l'âge des plai» sirs : ce seroit un mauvais calcul que de » passer dans des plaintes inutiles, des » jours destinés aux attraits de la volup» té : c'est la seule idole à laquelle je sa» crifie, & je ne connois pas d'autre bon» heur...—Je n'entreprendrai pas, Mon» sieur, de combattre vos principes; ce » projet seroit inconséquent, & ne s'ac» corderoit pas avec mes procédés; j'ai

» donné ma confiance à la personne qui
» vous envoie, & lui ai fait connoître mes
» dispositions....M'est-il permis de vous
» demander quel est votre dessein?.... —
» De vous adorer, bel Enfant, & de
» chercher à vous plaire. J'arrive de l'A-
» mérique, où j'ai acquis une fortune
» considérable; je viens jouir du fruit de
» mon travail; & c'est un augure favo-
» rable pour moi, que d'avoir commencé
» par vous connoître, » Alors, m'ayant proposé des arrangemens qui me convenoient, & que je comptois accepter, je lui demandai quelques momens de réflexions & je remis ma réponse positive au jour suivant. Il me parut affecté de ce retard, & me tint les discours les plus tendres. A peine il m'eût quittée, que mon hôtesse accourut pour me féliciter sur la conquête que je venois de faire, & sur la fortune qui m'étoit destinée.
» M. Derigni est très-amoureux de vous,
» ajouta-t'elle; ne reculez pas l'instant
» de votre bonheur; il est excessivement
» riche,

» riche, &, si cette occasion vous échap» poit, il vous seroit difficile d'en re» trouver une semblable. « Elle me montra les preuves de sa générosité envers elle, qui la rendoient si pressante. Je lui répondis que le temps que j'avois demandé pour me décider n'étoit pas long, & qu'elle pouvoit confirmer à M. Derigni les espérances que je lui avois données. Le lendemain il s'empressa de me voir, & le marché fut conclu : je dis le marché, parce que c'est le terme propre pour exprimer ce commerce monstrueux ; aussi humiliant pour celui qui donne, que pour celle qui reçoit. Me voilà, donc, intimement liée avec un homme que je voyois pour la seconde fois, dont je ne connoissois ni la naissance, ni la conduite, ni l'esprit, ni le cœur, ni les mœurs ; forcée de feindre l'estime & l'amour, la confiance, & des sentimens qu'on ne peut avoir qu'après un examen long & réfléchi : mais, dans ces sortes de liaisons, il est

convenu qu'on ſe trompera réciproquement ; & la femme la plus habile eſt celle qui en retire les plus grands avantages. La perſonnalité y exiſte toute entière, & ſans aucune reſtriction ; l'un court après le plaiſir ou une fauſſe vanité ; l'autre court après l'argent : tout ce qu'on fait de part & d'autre eſt relatif à ces objets, & l'on ſe quitte dès que l'un des deux vient à manquer.

On ſe doute bien qu'une maiſon montée, un carroſſe, toutes les commodités, tous les raffinemens inventés par le luxe & la molleſſe, me furent accordés promptement. En me dévouant à cet état aviliſſant, il ſembloit que j'euſſe abjuré tout ſentiment d'honneur & de délicateſſe. Je ſentis naître une avidité dont je n'avois jamais eu l'idée ; &, comme l'uſurier le plus intrépide, je calculois toujours d'avance tout ce que je pourrois attrapper. J'employois les cajoleries uſitées ; & qui

produisent toujours leur effet sur des ames foibles & des cœurs corrompus. M. Derigni étoit âgé d'environ cinquante-cinq ans ; il avoit peu d'esprit, beaucoup d'amour-propre, & portoit le sentiment de son mérite à un degré que je ne saurois exprimer. Il ne fut pas long-temps à se persuader que je l'adorois. Je profitai de son erreur pour satisfaire ma cupidité & toutes mes passions. Je voyois des femmes de mon espèce, dont les conseils & les exemples me confirmoient dans mes principes. J'apprenois toutes les perfidies qu'elles mettent en usage pour venir à bout de leurs desseins & dépouiller les insensés qui se livrent à elles. Je ne trouvois aucun agrément dans leur société. La plupart n'ont ni naissance, ni éducation, ni esprit, ni caractère : leur conversation est insipide, & roule sans cesse sur les mêmes sujets : elles ne connoissent ni l'amour, ni l'amitié : leurs organes sont usés,

& l'expreſſion même du plaiſir eſt preſque toujours grimacée : elles paroiſſent liées entr'elles, & ſe déteſtent : jalouſes de celles qui ont de plus beaux ajuſtemens, qui paroiſſent avec plus d'éclat, elles ſe liguent pour les déchirer, & nuire à leur bien-être : elles n'ont pas de plus grande ſatisfaction que de les voir retomber dans l'humiliation & dans la pouſſière, dont elles étoient ſorties. C'eſt pourtant à de pareils objets qu'une partie des hommes ſacrifie la ſanté, la fortune & la réputation. C'eſt dans ces lieux de débauche, où réſident les vices les plus infâmes, qu'ils vont paſſer leur vie, renonçant aux ſociétés honnêtes, où ils trouveroient également à ſatisfaire le cœur & l'eſprit, & abandonnant quelquefois des épouſes & des enfans auxquels ils refuſent des choſes indiſpenſables, tandis que, d'un autre côté, ils donnent avec profuſion des choſes ſuperflues. Je conçois qu'un être ſenſi-

ble puiſſe faire de grandes fautes & de grands ſacrifices, lorſqu'il eſt emporté par une paſſion violente, à laquelle il n'a pas reſiſté dans le principe; mais je conçois difficilement qu'un être dont la ſenſibilité eſt émouſſée, ſans amour, & ſouvent ſans moyens, faſſe ces mêmes ſacrifices, & devienne volontairement la dupe d'une femme qui n'eſt occupée qu'à le tromper, le jouer ouvertement, le ruiner, & le couvrir de ridicules. D'où peut donc provenir un travers auſſi étonnant? Quel motif peut produire cet anéantiſſement total de la raiſon? On me répondra que c'eſt par ton & par vanité; & c'eſt préciſément ce qui prouve que les idées ſont entiérement bouleverſées, & qu'on a perdu la juſte notion des objets. Comment peut-on être flatté, & mettre de la vanité dans la poſſeſſion d'un cœur qui s'eſt mis à l'enchère, & qu'on n'a obtenu que parce qu'on a offert une ſomme plus conſidérable que les autres

concurrens ; qui, bien loin de se rendre à la beauté, au mérite ou au talent, a cherché, au contraire, des qualités opposées, pour être fondé à devenir plus exigeant & plus avide. Ces réflexions ont été puisées dans la source même, & pendant que je me livrois aux excès que je condamne & je déteste. Puissent-elles faire quelqu'impression aux individus qui suivent cette carrière, & leur inspirer le courageux dessein de revenir sur leurs pas ! Comme, dans ce moment, aucun intérêt particulier ne conduit ma plume, & qu'entiérement revenue des erreurs dans lesquelles j'étois engloutie, je ne connois & ne chéris que la vérité ; je dois dire, avec la même franchise, que dans la classe des femmes que je viens de peindre, avec des traits aussi odieux que ressemblans, ils s'en trouve quelques-unes qui n'ont succombé que par les effets du malheur. De jeunes personnes sans parens, sans fortune, sans état, ne trou-

vant, dans leur induſtrie, que des moyens inſuffiſans pour leur ſubſiſtance, ont cédé à la voie impérieuſe du beſoin, & ont accepté des ſecours, en ſouſcrivant aux conditions qui leur étoient impoſées. Elles ſont plus à plaindre qu'à blâmer. Le ſort de mon ſexe eſt ſi malheureux! les loix, les préjugés lui ſont tellement contraires, que, dans des cas urgens, toutes les reſſources lui ſont interdites, & il eſt forcé de choiſir entre la miſère & le déshonneur! On ne ſauroit avoir trop d'indulgence pour celles qui ont été entraînées par des conſidérations auſſi puiſſantes, & qui, d'ailleurs, ont conſervé toute l'honnêteté dont elles pouvoient être ſuſceptibles. J'en ai connu une qui, attachée par devoir & par reconnoiſſance à ſon Bienfaiсteur, annonçoit une décence & une ſévérité dans les mœurs, qui feroient honneur aux femmes de la meilleure compagnie. Satisfaite du revenu borné, mais ſuffiſant, qu'il lui avoit aſſuré, elle

n'employoit aucune séduction pour l'augmenter, & sa conduite étoit tellement irréprochable dans tous les points, qu'elle lui avoit mérité l'amitié & même l'estime de la famille de son Ami. Cet être intéressant joignoit à ces qualités une charmante figure, & tous les moyens de plaire. Je suis très convaincue que le nombre n'en est pas grand; mais je me plais à croire que celui-ci n'est pas le seul, & qu'on peut en trouver encore qui lui ressemblent.

Je laisse mes digressions, & je reviens à mon Américain, aussi simple, aussi crédule & aussi trompé que les Amans de son espèce. J'ai dit qu'il croyoit être adoré; cette prévention me permettoit de lui faire mille singeries qui amusoient les cercles où elles étoient rapportées. J'avois pris un Amant véritable, c'est-à-dire, à qui je croyois être attachée, & qui ne me payoit pas; car indépendamment de mon Fermier en titre, j'avois des complaisances pour certains ama-

teurs qui me faifoient des préfens confidérables, & me voyoient dans des momens perdus que je leur indiquois. Mon Amant étoit un Chevalier d'induftrie je crois ; Gafcon ou Normand ; beau, bien fait, fe difant d'une naiffance illuftre ; efpérant des biens confidérables, & n'ayant jamais le fol, grand parleur, fe vantant fans ceffe, & en attendant fes fucceffions, prenant des avances fur celle des autres. Il m'aidoit à dépenfer une partie de mon revenu, & je me dédommageois avec l'homme que j'achetois de l'ennui que me caufoit celui à qui j'étois vendue. Un jour ayant appris que fon rival devoit donner, chez moi, un fouper élégant à deux Nymphes de mes amies, il prétendit l'en exclure d'une manière plaifante, & occuper fa place. Voici le tour que nous imaginâmes : je dis à M. Derigni qu'un de mes frères, Gendarmes & garçon très-brutal, étoit arrivé à Paris, & m'avoit fait une vifite ; que foupçon-

nantma conduite par mes dépenſes, il s'étoit mis dans une colère épouvantable, & m'avoit fait eſſuyer les reproches les plus ſanglans, en m'aſſurant qu'il viendroit me ſurprendre dans des momens où il ne ſeroit pas attendu. J'ajoutai qu'il ne feroit à Paris qu'un ſéjour très-court, & je changeai de converſation. Après avoir paſſé la ſoirée au ſpectacle, nous rentrâmes pour recevoir nos convives. A peine nous étions à table, qu'on heurta à la porte avec violence; je devins pâle & tremblante: » Ciel! m'écriai-je, c'eſt mon frère qui » vient me faire une ſcène, comme il » m'en a menacée; je tremble pour » vous, Monſieur; je crains que vous » ne ſoyez compromis; cachez-vous » dans ma chambre à coucher... Mais, » non; il eſt capable de viſiter par- » tout..... « Le bruit redouble, & on entend la voix d'un homme qui s'impatiente..... « Monſieur, je ſuis perdue, » ſi vous..... Tenez, endoſſez promp-

» tement l'habit de livrée de la Fleur... «
M. Derigni suit mon conseil, & on ouvre. Mon prétendu frère entre avec l'uniforme de Gendarme, & une longue épée sous son bras. Il murmure de ce qu'on l'a fait attendre, & s'étant mis à table, il goûte de tous les mets : le véritable Amphitrion s'étoit placé derrière lui, & le servoit; les deux convives, qui étoient de la confidence, se pâmoient de rire, sur-tout lorsque mon frère lui reprochoit qu'il ne savoit pas servir, & l'accabloit d'injures. Mon Amant portant livrée étoit dans l'enchantement, & se persuadoit que le Gendarme étoit l'objet de nos ris & de nos plaisanteries. Ce dernier voulant rendre le jeu complet, me dit d'un ton sévère, que devant partir le lendemain de grand matin, il désiroit m'entretenir en particulier : alors d'un air sérieux, j'en demande la permission à la Compagnie, & je le conduis dans mon appartement, où nous restâmes enfermés pendant quel-

ques inſtans..... Enſuite il prit congé, & nous quitta. M. Dérigni me loua beaucoup ſur ma préſence d'eſprit, & ſur la manière adroite avec laquelle je m'étois tirée de cette aventure. Il avoit été obligé de ſouper dans l'office, & il s'amuſa infiniment avec nous de tout ce qui s'étoit paſſé, en aſſurant qu'il en feroit inſérer le récit dans la feuille du jour, ſous des noms déguiſés. Une autre fois m'ayant refuſé une demande à laquelle j'attachois un grand prix, & ayant réſiſté aux ſollicitations les plus preſſantes, je fis mettre deux palettes remplies de ſang ſur ma cheminée; & lorſqu'il ſe préſenta pour me voir à l'heure ordinaire, on lui réfuſa l'entrée de ma chambre, en lui diſant que j'avois penſé mourir pendant la nuit, par une révolution que j'avois éprouvée, & qu'un Médecin qu'on avoit appellé avoit ordonnée une ſaignée qu'on venoit de me faire; il entra malgré la défenſe, ainſi que je l'avois prévu, & me trouva dans mon lit, la tête enve-

loppée & le visage presqu'entiérement caché. Je lui dis d'une voix douce & plaintive : » J'ai été bien malade, » Monsieur, & je ne regrettois la vie » que par rapport à vous; dans la crise » violente qui l'a mise en danger cette » nuit, je n'étois occupée que du cha- » grin que vous causeroit ma mort. « M. Derigni étoit tout éperdu, & ne savoit comment me témoigner ses regrets & sa reconnoissance: il couvroit ma main de baisers, & fondoit en larmes; je tâchois de le consoler, en l'assurant que j'étois beaucoup mieux, & que ma maladie n'auroit aucune suite fâcheuse. Comme il ne doutoit pas que la contrariété qu'il m'avoit fait éprouver n'eût contribué à cet accident, il se confondit en excuses, & me promit que, dans le jour même, mes désirs seroient remplis. Je gardai ma chambre; il ne me quitta pas, & il se félicitoit sur le bonheur qu'il avoit de me conserver. Vers l'entrée de la nuit, mon frère le Gen-

darme, qui n'étoit point parti, comme l'on s'en doute bien, & que j'avois inſtruit de mon projet, arriva ſous l'habit de Médecin, & la tête affublée d'une grande perruque: m'ayant tâté le pouls & ayant contrefait toutes les ſimagrées d'uſage, il me dit que j'étois fort bien, que l'équilibre des humeurs étoit parfaitemant rétabli; qu'il me reſtoit cependant une agitation aſſez forte, pour prouver que j'avois eu tort de quitter mon lit & de recevoir du monde. » Monſieur, ajou» ta-t'il, permettra que je vous faſſe ce » petit reproche devant lui; il ſait qu'un » homme de mon état doit dire la vé» rité, & ne pas avoir pour ſes malades » des complaiſances auſſi déplacées que » condamnables. « M. Derigni l'approuvoit par ſes ſignes & ſes diſcours. « Je » puis vous aſſurer, Docteur, lui dis-je, » que la préſence de Monſieur m'a fait » un bien infini, & a contribué au ré» tabliſſement de ma ſanté..... — Je » crois bien que Monſieur eſt capable

» de produire cet effet ; mais il n'en eſt
» pas moins vrai qu'après la nuit ora-
» geuſe que vous avez paſſée, la ſaignée
» copieuſe qu'on vous a faite, vous avez
» beſoin de repos; & ſi Monſieur le per-
» met, je vais l'emmener avec moi. Je
» vous enverrai dans un moment une po-
» tion que vous prendrez dans votre lit,
» & qui produira les effets les plus ſalu-
» taires. » — Il a raiſon, dit M. Déri-
» gni, & je veux vous laiſſer tranquille.
» Monſieur vous paroît très-attaché; je
» vous exhorte, mon enfant, à faire tout
» ce qu'il vous preſcrira..... — Oui, je
» vous le promets...... « Avant qu'il
me quittât je le pris en particulier, &
le priai de donner quelques preuves de
reconnoiſſance au Docteur qui m'avoit
ſauvé la vie, par le prompt ſecours
qu'il m'avoit apporté. M. Dérigni trou-
va ma demande raiſonnable, & en ſor-
tant il lui gliſſa une bourſe qu'il eut de
la peine à accepter.... Bientôt après
mon Docteur revint dans un équipage

plus leste, & nous passâmes ensemble une soirée délicieuse, disant & faisant mille folies.

Quelque temps après j'eus à me plaindre d'une femme qui avoit parlé indiscrétement sur mon compte, & je voulus m'en venger. Le Marquis de Plantade, avec qui j'étois liée, lui avoit fait sa cour sans succès, parce qu'elle avoit des prétentions ridicules qu'il n'étoit pas en état de satisfaire. Un jour qu'il m'en faisoit la confidence : » Vous êtes un » imbécille, lui dis-je, & Madame Du-» fresni est une précieuse à qui il faut faire » une atrocité, & surprendre, sans au-» cun salaire, les faveurs qu'elle veut » vous vendre aussi chérement. Laissez-» moi y réfléchir; elle n'a personne dans » ce moment, & je vais tracer un plan » dont je vous instruirai lorsqu'il s'agira » de le mettre en exécution. « Je commençai à faire des avances à la beauté que je voulois tromper, & l'ayant attirée chez moi, je la comblai de caresses

&

& de proteſtations d'amitié. Elle en fut entiérement la dupe, & me donna toute ſa confiance. Dans une ſuite de converſation où nous avions épuiſé divers ſujets : » A propos, lui dis-je, il me ſemble » que le Marquis de Plantade vous a ren» du des ſoins ; pourquoi ne l'avez-vous » pas écouté ? il vous convenoit parfai» tement. — Non, répondit-elle, il eſt » ſans fortune, & il faudroit me borner » aux appointemens & aux dépenſes d'u» ne petite Bourgeoiſe ; ce que je ne fe» rai ſûrement pas..... — Je vois bien, » ma chère, que vous ne connoiſſez ni » les facultés ni les manies du Marquis » de Plantade ; c'eſt un des hommes de » Paris les plus riches, mais ſa folie eſt » de le cacher, & de vouloir qu'une fem» me l'aime pour lui & ſans intérêt : » lorſqu'il peut parvenir à lui inſpirer » les ſentimens qu'il déſire, & qu'il en » a eu des preuves ſenſibles, il lui donne » avec profuſion tout ce qu'elle lui de» mande ; j'en connois une qu'il a en-

» richie de cette manière, & qu'il a quit-
» tée par des raisons particulières. C'est
» d'elle-même que je tiens tous ces dé-
» tails; profitez de cet avis, réglez votre
» conduite sur la connoissance que je vous
» donne de son caractère, & vous vous en
» trouverez bien.» Elle me remercia beau-
coup; elle crut même reconnoître des
preuves de ce que je lui disois, dans divers
traits dont elle se rappelloit. Le Marquis
fut instruit de mon projet, & se con-
duisit en conséquence. Lorsque Madame
Dufresni le rencontra, elle lui fit des aga-
ceries, & ayant lié conversation avec lui,
elle lui confia que son cœur n'étoit pas
satisfait, que jusqu'alors elle l'avoit sa-
crifié à l'intérêt & aux convenances; mais
qu'ennuyée d'un emploi aussi pénible,
elle sentoit vivement le besoin d'aimer,
& qu'une liaison avec un homme esti-
mable à qui elle ne s'attacheroit que pour
ses qualités personnelles, feroit le bon-
heur de sa vie : elle mêloit, dans ses dis-
cours, des regards tendres qui annon-

çoient ſon deſſein. Plantade ſe tint en réſerve, & la laiſſa ſoupirer pendant quelques jours; mais à la fin, craignant qu'un éclairciſſement imprévu ne vint le traverſer, & terminer ce Roman plutôt qu'il ne l'auroit voulu, il ſoupira à ſon tour. La gradation du ſentiment fut ſuivie dans toutes les formes; le rendez-vous déciſif fut donné & accepté, & mon ouvrage ſe trouva accompli. Plantade, en quittant ſon Amante ſenſible, l'invita à dîner chez lui pour le lendemain, & lui propoſa de m'y mener en lui laiſſant l'adreſſe d'un Hôtel ſuperbe qu'il avoit emprunté de l'un de ſes amis: Madame Dufreſni étant venue me prendre, nous nous rendîmes au lieu indiqué, & nous fûmes reçues par le Marquis dans un appartement richement meublé. Quelques perſonnes qu'il avoit invitées & prévenues de la plaiſanterie s'y trouvèrent; on nous donna un excellent dîner, ſervi en vaiſſelle plate par un nombreux domeſtique, & tout ce qui peut

annoncer le luxe & l'opulence fut étalé à nos yeux. L'Héroïne de la fête étoit dans l'enchantement, & ne savoit comment l'exprimer. Elle me regardoit sans cesse; elle me serroit la main, & sembloit vouloir me dire : » Tous ces biens » sont à moi, & c'est à vous que j'en ai » l'obligation. » J'avois de la peine à me contenir, & à ne pas découvrir le mystère par mes folies. La journée se passa gaiement de part & d'autre. Le Marquis trouva le moyen de faire quelques absences avec sa belle, qui cherchoit à lire, dans ses yeux, tous ses désirs, & à la fin on se sépara. Lorsque je fus seule avec Madame Dufresni, elle me sauta au col : » L'empressement du Marquis à se montrer tel qu'il est, dit-elle, prouve assez » ses dispositions à mon égard ; je n'oublierai jamais ce que je vous dois; vous » serez la cause première de ma fortune. » — Je vous dispense de la reconnoissance ; je n'ai été inspirée que par » mon tendre attachement pour vous.

» & je partage sincérement toute votre
» satisfaction. » Nous nous quittâmes en nous renouvellant les assurances de la plus vive amitié. Le Lendemain, Madame Dufresni ne vit point le Marquis de Plantade, & ne reçut aucun signe de sa part : elle vint chez moi ; on lui dit que j'étois sortie. Deux jours après, n'ayant ni vu le Marquis, ni entendu parler de lui, elle trouva cette conduite fort étrange après ce qui s'étoit passé ; & voulant éclaircir les soupçons qu'elle commençoit à former, elle se rendit à la porte de l'Hôtel dont elle avoit cru prendre possession, & demanda le Marquis de Plantade. Le Suisse lui ayant répondu qu'il n'y logeoit pas, & lui ayant donné son adresse véritable, elle y courut ; mais le Marquis n'étoit pas visible pour elle. Ses soupçons alors devinrent des certitudes. Etant revenue chez moi pour approfondir ce qui pouvoit encore lui paroître obscur, je ne fus pas plus visible pour elle que son perfide Amant ;

mais mon portier lui remit le Billet suivant : » Vous êtes dupe, ma Divinité : & » c'eſt moi qui ai dreſſé le piége dans le» quel vous êtes tombée auſſi mal adroi» tement. Je vous en voulois depuis long» temps, parce que vous m'avez déchi» rée, & vous avez cherché à me nuire, » ſans aucun motif; c'eſt une leçon qui » doit vous rendre plus circonſpecte : » profitez-en, & ne vous jouez pas à » moi davantage : vous voyez, par cet » aveu, que je vous attaque en brave, » & que je ne vous crains pas. »

On peut ſe peindre le courroux d'une femme violente, lorſqu'elle ſe voit trompée auſſi cruellement. Celle-ci devint furieuſe. Elle vouloit me voir, malgré les efforts du Portier pour l'en empêcher. Ne pouvant mieux faire, elle ſe contenta de l'accabler d'injures, & prit ſon parti. Cette hiſtoire fut bientôt répandue, & la Dufreſni devint la fable de toutes les ſociétés. Lorſque, par haſard, je la rencontrois, elle me lançoit des regards épou-

vantables qui m'auroient arraché l'ame, s'ils en avoient eu le pouvoir. Plantade, qui, d'abord, s'étoit amusé infiniment de cette aventure, n'eut pas lieu de s'en réjouir long-temps, par les suites funestes qui en résultèrent pour lui, & que je me dispenserai de faire connoître en détail. Il me suffira de dire que sa santé en fut très-altérée. Cette vengeance auroit pu suffire à son ennemie ; mais elle n'en fut pas satisfaite, puisque je n'y étois pas comprise, & se proposa de me faire éprouver les effets de son ressentiment.

Je renonçai à tous ces jeux, pour m'occuper sérieusement d'un grand projet, auquel je pensois depuis quelque temps. L'état de Courtisane commençoit à me déplaire infiniment. Le sentiment n'étoit pas tout-à-fait éteint dans mon cœur. J'étois dans un engourdissement qui ressembloit à la mort; mais je revenois quelquefois à la vie ; & semblable à ces fols qui ne sont jamais plus malheureux que dans les cours instans où ils jouissent de

leur raison, je voyois alors, dans toute leur horreur, les humiliations auxquelles j'étois exposée. Avec de la naissance, de la fortune, & tous les avantages que j'avois reçu de la nature, j'aurois pu jouer un rôle intéressant dans le monde, tandis que j'étois parvenue, par ma faute, au dernier degré d'avilissement. Lorsque je me livrois à ces réflexions cruelles, elles déchiroient mon ame, & j'étois forcée de m'étourdir, en me replongeant dans le tourbillon par lequel j'étois emportée. Je voulois profiter de l'empire que j'avois pris sur M. Derigni, pour le déterminer à m'épouser, & à prendre un établissement dans une province éloignée, où ma conduite passée étant ignorée, j'aurois pu prétendre à la considération publique, qui est la première de toutes les jouissances. J'avois déjà jeté des fondemens de cet édifice, & entrevu de la possibilité à le conduire à sa perfection. Je préparai tous les ressorts dont j'avois besoin, & je les fis jouer en même-temps.

Comptant

Comptant entiérement ſur l'attachement de M. Derigni, je finis par l'aſſurer, après un combat qui avoit duré pluſieurs mois, que, dans mes diſpoſitions préſentes, & après de mûres réflexions, le parti que je lui propoſois, ou celui de la retraite, étoit le ſeul qui me convînt, & que, s'il me laiſſoit prendre le dernier, ce ſeroit une preuve convaincante qu'il ne m'aimoit pas. Les careſſes, les larmes, les ſoupirs, ne furent pas épargnés : enfin, j'eus la douce ſatisfaction d'obtenir ma demande, & il ne s'agiſſoit plus que de prendre les meſures convenables pour ſon exécution. J'écrivis, ſans perdre un moment, à une de mes anciennes amies, pour lui faire part de cette nouvelle, & pour la prier de me faire paſſer le conſentement de ma mère, à qui je faiſois demander la permiſſion de rendre mes devoirs. J'appris, par ſa réponſe, que cette malheureuſe mère étoit morte de chagrin, & que M. de Clainville, qui l'avoit obſédée juſqu'à ſon dernier ſou-

pir, avoit pris poſſeſſion de ſes biens; en vertu de ſa donation, à laquelle elle étoit autoriſée par la loi. On me manda auſſi que Mélicourt avoit été enfermé par une Lettre de cachet que ſa famille avoit obtenue. Après avoir conſacré quelques regrets & quelques larmes à ces triſtes événemens, je m'en conſolai, par l'idée que je devenois ma maîtreſſe, & qu'aucun obſtacle ne pourroit déſormais traverſer mon bonheur. Il ſe formoit, d'un autre côté, un orage que je ne prévoyois pas, & qui étoit ſur le point d'éclater. J'avois oublié l'aventure de Madame Dufreſni; mais elle étoit profondement gravée dans ſon cœur ulcéré. Depuis ce moment, elle ne ceſſoit de prendre des informations ſur mon compte, de mettre des eſpions ſur mes pas; &, ayant excité tous ſes Amans à la pourſuite de ſon injure, elle parvint à découvrir les tromperies que j'avois faites à M. Derigni, & le Rival qui en étoit l'objet; elle trouva le moyen

d'attirer ce dernier chez elle, & de lui inſpirer du goût. Madame Dufreſni étoit d'une charmante figure, & elle réuſſit d'autant plus facilement, que, depuis mon projet de mariage, j'avois négligé de procurer à mon Chevalier l'aliment qui entretenoit ſon amour. Il ſe prêta à ſes déſirs, & remplit, ſans ſcrupule, les conditions qu'on lui impoſa, qui conſiſtoient à faire le ſacrifice de mes Lettres. Lorſque Madame Dufreſni eut, entre ſes mains, ce dépôt précieux, elle courut chez M. Derigni pour lui en faire part : elle ne manqua pas de lui raconter tout ce qu'elle avoit appris, & de lui faire remarquer ſur-tout ce fameux Billet, où j'engageois mon perfide à prendre le maſque de Médecin pour concourir à mes vues. M. Derigni ne pouvoit revenir de ſa ſurpriſe ; mais enfin convaincu par des preuves auſſi authentiques, il me ſignifia mon congé par écrit, & prit même la peine de m'inſtruire des détails que je viens de

rapporter. Sa Lettre étoit conçue de manière à ne me laisser aucune espérance. Je ne pouvois pas dissimuler mes torts, & M. Derigni fut d'autant plus sensible, qu'il les avoit moins mérités. Je ne tentai aucun moyen pour le faire revenir, persuadée qu'il auroit été inutile. Je me contentai de me repentir de mes imprudences ; & de gémir sur mon sort. Madame Dufresni prit sa revanche, & répandit par-tout l'échec que je venois d'essuyer dans le moment où je prétendois faire allumer le flambeau de l'hymen. Je devins, à mon tour, la risée du public, en attendant qu'une autre se mit à ma place.

Il en est d'une femme du monde très-jolie, comme d'une riche héritière ; les partis se présentent en foule, & elle est bientôt pourvue. J'avois de la réputation dans cette classe, & malgré les perfidies qu'on pouvoit me reprocher ; une foule de soupirans brigua mes faveurs. L'amour-propre produit des illu-

sions incroyables. Chaque individu s'imagine avoir le mérite suffisant pour fixer une belle, & se garantir du danger. Les plus sots sont précisément ceux qui ont les plus grandes prétentions. L'homme d'esprit, qui sait apprécier toutes les choses à leur juste valeur, qui connoît les dégoûts de la propriété, les caprices des femmes, l'empire des circonstances, est plus timide & plus réservé, sur-tout dans un engagement qui n'est formé que par l'intérêt, & dans lequel on n'est contenu par aucun motif estimable.

Durival, un crésus du siècle, fut celui qui poussa les argumens les plus irrésistibles, & qui obtint la préférence. C'étoit un homme de soixante ans, énormément gros, pouvant à peine marcher, sans esprit & sans connnoissance, n'ayant possédé parfaitement que le talent d'amasser un trésor. A force d'avoir été flatté & encensé par les ames viles qui avoient besoin de lui, il se croyoit

un homme très-important, & s'étoit habitué à un ton d'arrogance qui perçoit dans tous ses discours. Je m'accoutumai à sa manière, & j'eus bientôt saisi le genre qui lui convenoit. Il avoit un neveu qui, dans les intervalles de la négociation, m'avoit fait des visites : c'étoit un de ces jeunes libertins charmans, sans mœurs & sans principes, ne sacrifiant qu'à l'idole du plaisir, se permettant tout, & hasardant les propos les plus extraordinaires, sous des formes plaisantes qui les faisoient passer. » Prenez » mon oncle, me disoit Dorville ; mal- » gré son air brusque, c'est le meilleur » homme du monde, & vous le trom- » perez à ravir ; il vous paiera bien, » vous aimera mal, mais je m'offre à le » remplacer de ce côté-là, & si vous » voulez je vous aimerai pour lui & pour » moi. » Lorsque ma liaison fut formée, Dorville continuoit à me voir, & m'amusoit infiniment. Il savoit tout ce qui se passoit dans Paris ; il étoit instruit

le premier, de toutes les intrigues nouées ou rompues ; il me nommoit toutes les femmes de la Cour & de la Ville qui avoient des Amans ; il m'apprenoit qu'elles alloient sur nos brisées, & qu'elles cherchoient à nous enlever nos Adorateurs. C'est un autre genre de dépravation dont les effets sont plus pernicieux, puisqu'ils sont réversibles sur la masse de la société, & nuisent à son repos & à son accroissement. Je développerai mes idées à ce sujet ; à l'époque que je rapporte, je préparois des matériaux. Les hommes qui ont des intrigues avec les femmes qu'on appelle honnêtes, nous prennent pour leurs confidentes, & s'amusent avec nous de leurs billets, de leurs soupirs, qu'ils nous sacrifient lorsque nous l'exigeons. Nous apprenons par leurs récits, qu'elles emploient à peu près le même manége, les mêmes moyens pour conserver ou tromper leurs Amans, & que la seule différence qui existe entre nous, c'est

qu'elles ne reçoivent pas le prix de leur complaisance. . .

Dorville me faisoit une cour assidue, & possédant à fond l'art de la séduction, je ne fus pas cruelle; il s'établit entre nous une confiance entière, & comme il faisoit des dépenses énormes, & que les sommes que lui donnoit son oncle ne lui suffisoient pas, je lui en procurois de plus considérables; je me conduisois d'après ses principes, & mes démarches étoient toujours suivies d'un succès complet. Nous vécûmes, ainsi, assez long-temps sans aucune traverse. Dorville logeoit chez son oncle, & connoissant tous les instans où il se rendoit chez moi, il avoit soin de ne pas s'y trouver, & d'éviter tout ce qui auroit pu lui donner de l'ombrage. A mesure que j'approfondissois le caractère de Dorville, que je développois les replis de son cœur, je crus m'appercevoir qu'il étoit extrêmement vicieux & capable de scélératesse. Cette découverte

me fit une véritable peine. J'ai toujours détesté la méchanceté réelle, celle qui tend à faire du mal à l'humanité, & surtout lorsqu'elle n'est point un effet momentané de circonstances, & qu'elle est une suite combinée de l'esprit. Dans le temps même où j'avois les mœurs les plus corrompues, les larmes d'un malheureux déchiroient mon ame, & j'avois un grand plaisir à les essuyer, lorsque je le pouvois. Dorville portoit l'amour de lui-même à un degré si excessif, que si, pour assurer son bonheur, il eût fallu sacrifier celui du monde entier, en égorger même une partie, il l'auroit fait, s'il l'eût pu sans inconvénient. Il se préféroit à tout, & n'étoit jamais contenu que par le calcul des risques mis en opposition avec celui des avantages. D'après ce systême, on voit qu'il étoit un monstre. Je sentis qu'il falloit ménager un homme de ce caractère, & ne pas rompre avec lui ouvertement. Je lui conservois en

apparence le même attachement ; mais je défirois vivement en être délivrée par un hafard heureux. Depuis quelque temps, Dorville faifoit au jeu des pertes confidérables ; il avoit pris des engagemens de toute efpèce, & les reffources que je lui avois procurées n'avoient pas fuffi pour les remplir. Comme il me confioit tous fes fecrets, il me faifoit, dans cette occafion, des vifites plus fréquentes pour m'en entretenir, & je lui trouvois un air égaré, qui me faifoit naître des foupçons & des craintes, dont je ne faifois encore aucune application. Plufieurs jours fe pafsèrent dans cet état. Un matin, m'étant éveillée plutôt qu'à l'ordinaire, avec un fentiment de trifteffe & de mélancolie que je n'avois jamais éprouvé, je m'abandonnois dans mon lit à mille réflexions finiftres, lorfque tout-à-coup on ouvre ma porte avec fracas, & l'on m'apprend la mort fubite de Durival, que j'avois laiffé la veille en parfaite fanté. Ma pre-

mière pensée en accusa Dorville : le malheureux, me dis-je, l'aura empoisonné pour jouir de sa fortune. Je me levai à la hâte ; je courus à son hôtel, où je trouvai l'alarme répandue : je demandai Dorville ; il s'étoit enfermé dans son appartement, ne voulant voir personne & affectant la plus vive douleur. Cette nouvelle devint bientôt publique, & occasionna des bruits qui méritèrent l'attention de la Justice. Dorville & tous ses gens furent arrêtés, & conduits au Châtelet. J'étois seule chez moi, m'attristant sur cet événement, & très-éloignée d'imaginer qu'il me deviendroit aussi funeste, lorsque je fus arrêtée à mon tour par ordre du Roi. On avoit trouvé dans les papiers de Dorville, des preuves de mes liaisons avec lui ; ce qui avoit suffi pour s'assurer de ma personne. Que l'on juge de mon trouble & de mon désespoir ! mes larmes & mes protestations d'innocence devinrent inutiles. Je fus con-

duite en priſon comme une criminelle, ſuivie d'une foule immenſe qui vouloit voir ma figure, & enfermée dans une chambre noire dont l'aſpect m'épouvante encore, & me cauſe des convulſions. On mit une barrière inſurmontable entre le genre humain & moi, & pendant long-temps un triſte & ſévère Géolier fut le ſeul être qui vint s'offrir à mes yeux. Si quelque choſe pouvoit me conſoler & ranimer mon eſpoir, c'étoit le ſentiment de mon innocence; il m'empêcha de ſuccomber à ma douleur. Les punitions qui ne ſont pas méritées, quelque diffamantes qu'elles ſoient, n'humilient point, & le coupable qui eſt dans les fers, ſe trouve plus dégradé par ſon crime, que par les ſignes qui l'annoncent. Je ſubis pluſieurs interrogatoires: mes réponſes étoient toujours les mêmes, & je n'avois pas beſoin de les préparer; elles ſe réduiſoient toutes à un ſeul point: s'il étoit vrai que Durival eût péri d'une

mort violente, je n'en avois nulle connoissance. La vérité a toujours un caractère & une expression qui lui sont propres ; & que les Magistrats habiles & clair-voyans savent distinguer. Je tâchai de lire mon Arrêt dans les regards & dans les gestes de mes Juges, & je crus entrevoir que cette affaire n'auroit pour moi aucune suite fâcheuse. Quelqu'attention qu'ils aient à ne pas laisser deviner leurs pensées & leurs sentimens, il est difficile que quelques indices ne parviennent jusqu'à ceux qui ont un grand intérêt à s'en instruire. Il existe un langage muet, exprimé par tous les signes extérieurs, qui tient à l'ame par des ressorts imperceptibles, & transmet ses impressions à un Observateur profond. Cependant, comme les formes sont extrêmement longues, mon innocence ne fut reconnue & je n'obtins ma liberté que six mois après ; mais dans les derniers temps, il m'étoit permis de voir du monde : j'appris qu'on n'avoit pas

trouvé des preuves suffisantes pour convaincre Dorville du crime qu'on lui avoit supposé, mais que les indices avoient été assez forts pour le faire condamner à une prison perpétuelle.

Pendant ma captivité, je m'étois livrée à des réflexions sérieuses. Cet événement m'avoit fait une vive impression, & avoit changé toutes mes dispositions. La satiété du plaisir, & le vuide immense qu'il laisse, les peines & les tourmens qui en sont inséparables, les remords de ma conscience, les principes de mon éducation, la voix du sentiment qui se faisoit encore entendre; tous ces motifs semblèrent se réunir pour m'inspirer le dessein de renoncer entiérement à mon genre de vie, & d'effacer, s'il étoit possible, par une conduite tout-à-fait opposée, la tache dont je m'étois couverte. Le tableau riant de la campagne, le spectacle de la Nature, les ressources de la lecture & de la philosophie, ces images se présentèrent à mon ame avec

tous les charmes qui les embelliſſent ; & je fus dévorée du déſir de m'en procurer une prompte jouiſſance. Malgré mes dépenſes exceſſives, il me reſtoit aſſez de bien pour pouvoir me paſſer de tous les ſecours étrangers. Je formai le projet de vendre mes diamans, tous mes meubles, & de faire l'acquiſition d'une maiſon de campagne, éloignée du théâtre de mes folies, où je pourrois goûter tranquillement le bonheur que je me promettois. Le premier uſage que je fis de ma liberté, fut de travailler à ces divers arrangemens. Le ſéjour de la Capitale m'étoit devenu inſupportable. La ſeule idée des amuſemens qui m'avoient le plus flattée, me cauſoient des ſenſations pénibles & douloureuſes. Je m'enfermai, & ne vis aucune de mes connoiſſances. Ayant mis la plus grande célérité dans l'exécution de mon deſſein, je fus bientôt en état de partir pour le lieu de ma retraite, où j'eſpère rendre mes derniers ſoupirs. C'eſt ici que j'é-

prouve une nouvelle existence, que je commence, pour ainsi dire, une nouvelle vie, qui sera mille fois plus heureuse que celle que j'ai passée, & qui a été si orageuse. J'écris mon Histoire avec la candeur d'une ame libre & dégagée de toute passion, qui ne connoît que la vérité. Je me livre, avec confiance à toutes les réflexions que les divers événemens m'ont fait naître, & que je médite & j'approfondis dans ma solitude. Je ne cours ni après l'esprit, ni après la gloire; mon but seroit rempli si je devenois utile à quelques individus des deux sexes. Sans cesse animée du même désir, j'ai fixé mon attention sur la corruption des mœurs, qui a gagné toutes les classes de la société, & j'ai rassemblé, sur cet objet important, quelques idées que je vais communiquer à la suite de mes Confessions.

LES

REFLEXIONS

D'UNE

COURTISANE

DEVENUE PHILOSOPHE.

SECONDE PARTIE.

ON n'a jamais tant écrit que dans ce ſiècle : on a fait des eſſais & des découvertes dans tous les genres, & nous tranſmettrons à la poſtérité des Ouvrages dignes de ſon eſtime & de ſa reconnoiſſance : mais, parmi les divers ſujets qu'on a traités, il n'en eſt pas de plus intéreſſant que celui ſur lequel je vais haſarder quelques conjectures. La diſſolution des mœurs a fait des progrès ſi rapides, qu'elle approche, pour ainſi dire, du dernier période, & l'on finira par déchirer le contrat ſocial qui a fondé le droit des gens, & l'harmonie politique, d'où dé-

pend la félicité générale & particulière des individus. Tous les devoirs sont enchaînés & dépendans les uns des autres : dès qu'on croit pouvoir se dispenser de remplir les plus essentiels, il n'est plus étonnant qu'on les supprime tous, & alors le grand édifice de la morale sera entiérement détruit. L'homme, en proie à toutes ses passions, ne connoîtra plus de frein qui l'arrête : uniquement occupé à chercher les moyens de les satisfaire, il en viendra aisément à bout, dès que tout lui sera permis, & nous avançons à grands pas vers ce terme de la dépravation.

On voit des enfans qui, ne respectant plus l'autorité paternelle, ne la regardent que comme un joug insupportable, & n'ont pas même la prudence de concentrer dans leur cœur leur ingratitude & leur indifférence criminelles... Des frères que les liens du sang & de la nature n'ont pu contenir, & parmi lesquels les motifs les plus légers, & en

même-temps les plus vils, ont fomenté des haines & des querelles qui ne finissent qu'avec leur vie. La foi conjugale, le plus sacré, le plus respectable de tous les devoirs, & dont l'infraction cause les désordres les plus funestes, n'est plus qu'une chimère à laquelle on ne croit plus : les hommes se font un point d'honneur des crimes qu'ils commettent en ce genre, & ces crimes sont pour eux autant de trophées qui les énorgueillissent & les couvrent de gloire.

La pudeur, l'ornement du beau sexe, la suprême volupté de l'amour, qui ressemble à une fleur dont l'éclat se ternit par un souffle, n'est plus connue par la plupart des femmes. En y renonçant, elles ont perdu une partie de leurs charmes, *& leur audace est le signe assuré de leur honte.*

L'amitié n'est plus qu'un fantôme après lequel on court inutilement; & ce doux sentiment ne réchauffe plus des cœurs glacés par une fatale expérience. L'in-

térêt, l'orgueil, ou des projets criminels, forment les liaiſons, & ſi ces mœurs parviennent au dégré de corruption qu'on a lieu de craindre, la ſociété ne ſera plus qu'un composé d'objets odieux, auſſi dangéreux que mépriſables.

Les ſciences & les arts ont contribué à corrompre les mœurs, a dit un homme de génie. Ce paradoxe, orné de tout ce que le preſtige de l'éloquence a de plus ſéduiſant, a eu des partiſans ; mais quand même les faits recueillis dans l'hiſtoire des Nations, ne détruiroient pas cette aſſertion, comment pourroit-on concevoir que les ſciences, qui ne ſont autre choſe que l'art de raiſonner, & d'étendre la ſphère de nos idées, qui nous conduiſent à la connoiſſance de la Nature & à la contemplation de l'Etre ſuprême, qui nous apprennent les révolutions des Empires & les diverſes cauſes qui y ont concouru, qui ne ſont, enfin, que l'ouvrage de la réflexion & de la lumière naturelle ; comment pourroit-on con-

cevoir, qu'elles ont contribué à corrompre les mœurs ? Cherchons dans le cœur de l'homme même, l'ennemi que nous devons combattre ; il a puisé, dans le sein de la Nature, le germe de toutes les passions ; mais sa volonté en détermine l'usage & la direction. Parmi les affections de l'ame, l'amour est peut être le premier de ses penchans, la plus forte de ses inclinations ; il est pur & louable lorsqu'il est conforme aux vues de l'Etre suprême, aux loix de la raison, & aux devoirs de la société ; mais les attraits de la volupté inspirent à l'homme corrompu, des passions criminelles qui lui font franchir toutes les barrières que la pudeur lui oppose, & les effets qui en résultent, sont une des causes les plus fécondes de la dépravation du cœur humain.

La loi naturelle fut la base de toutes les loix ; & tous les établissemens humains concernant les mœurs, se rapportent à elle. L'homme apporte, en naissant, un

germe de vertu, qui, développé par la connoiſſance approfondie du bien & du mal moral, par la communication des idées combinées, lui font ſentir l'obligation de remplir ſes devoirs. En ſuppoſant qu'il ne ſe fût jamais formé de ſociété, & que l'homme eût vécu iſolé, il auroit connu, par la ſeule inſpiration de la loi naturelle, ſes devoirs envers Dieu, & ſes devoirs envers lui-même. Les premiers ſe feroient réduits au culte du Créateur, & les ſeconds à la conſervation de ſon être. Ces deux claſſes de devoirs font la partie la plus eſſentielle des mœurs, & ſont propres à chaque individu en particulier : mais l'homme conſidéré comme membre d'une ſociété, a des devoirs à remplir, qui ſe rapportent à ſes ſemblables, & qui ſont le principe de la ſociabilité. Les ſentimens de la compaſſion, de l'hoſpitalité, de la reconnoiſſance, le reſpect pour la propriété des biens de quelque nature qu'ils puiſſent être, l'horreur pour le menſonge, la

calomnie, la tromperie, voilà ce qui forme la dernière classe des devoirs de l'homme. Les uns émanent de la loi naturelle, les autres sont conditionnels; mais tous sont la base du contrat social, & l'infraction à ces devoirs, entraîne les suites les plus fâcheuses.

Nous avons dit que les attraits seuls de la volupté produisoient des effets qui devenoient une des causes principales de la corruption des mœurs: développons cette idée, & nous trouverons, pour ainsi dire, la généalogie & la filiation de tous les vices qui infectent la société & troublent l'ordre d'où dépend la sûreté publique. Un sentiment d'amour déréglé, un coupable délire, ont produit l'adultère, le plus punissable de tous les crimes, & capable d'occasionner les excès les plus déplorables. Ce commerce monstrueux est une source abondante d'impureté, dans laquelle on avale à longs traits le poison qui amollit l'ame, corrompt le cœur; empêche l'exercice de

la Religion & des devoirs les plus sacrés, & enfante des systêmes spécieux, dont le but est d'excuser les actions les plus infâmes, & de prêter au vice des couleurs favorables.

Le premier homme passionné, qui, cédant aux impressions d'une affection vive, conçut le dessein de manquer au respect légitimement dû aux liens du mariage, & reconnu par les autorités les plus authentiques, fut sans doute forcé de se faire une étude particulière pour séduire celle qui étoit devenue l'objet de ses désirs; & pour vaincre les obstacles que la pudeur, l'éducation, l'honneur, le sentiment du bien lui opposoient, il se forma un plan de noirceur & d'iniquité. Il employa avec adresse tous les raffinemens, tout le venin, toutes les ressources de l'art de plaire. La femme, plus foible par sa nature, & plus forte par sa volonté, dut lui montrer la plus vive résistance: mais exposée aux attaques réitérées d'un audacieux, sans cesse occupé

à irriter toutes les affections de l'ame, à enflammer toutes les passions, elle s'humanisa insensiblement; & dans un de ces momens où la raison est assoupie & comme plongée dans une espèce de délire, son honneur & sa vertu firent un funeste naufrage.

En établissant une époque de la corruption des mœurs & en remontant à son principe, on doit imaginer que les premiers qui firent un pas vers le crime, eurent besoin de garder les apparences de la vertu, & que le mystère & la décence furent l'égide dont ils se couvrirent.

Nous venons de voir l'homme passionné attaquer, avec des armes auxquelles il étoit peut-être difficile de résister, un être foible comme lui, & susceptible des mêmes passions; il fut sans doute le premier coupable, & devint la cause première de tous les désordres qui en résultèrent : mais, dès qu'une femme a franchi les barrières de la pudeur & de l'hon-

nêteté, rien ne lui coûte, & elle peut, par gradation, se porter aux plus grands excès. Il semble que la Nature ait voulu la dédommager de ce qui lui manque en force & en courage, par le don funeste de l'artifice & de la perfidie. Elle excelle dans le talent pernicieux de tromper, & il est impossible d'exprimer l'activité des ressorts imperceptibles qu'elle met en usage pour ménager & conduire une intrigue frauduleuse : son imagination vive & féconde, lui suggère des ressources auxquelles on n'auroit jamais pensé; elle n'est plus délicate sur le choix des moyens, dès qu'il s'agit d'abuser ceux qui pourroient troubler ses jouissances criminelles ; son déréglement devient l'affaire la plus importante de sa vie, & elle y sacrifie tout ce qu'elle a de plus cher & de plus sacré.

L'union de deux cœurs corrompus doit produire les effets les plus nuisibles. Une femme qui n'a plus de mœurs, ne peut pas prendre un intérêt bien vif à

celles de ſes enfans, ni avoir, pour leur éducation, cette vigilance & ces ſoins qu'on a droit d'attendre de la tendreſſe maternelle: elle leur donne, au contraire, les exemples les plus dangereux; elle oſe ſe permettre, en leur préſence, des diſcours indécens & des libertés ſcandaleuſes, qui développent des diſpoſitions vicieuſes, & préparent leurs jeunes cœurs à la corruption.

Il eſt rare que les liaiſons criminelles puiſſent durer long-temps; & une femme qui a manqué aux devoirs les plus eſſentiels, ne connoît plus aucun lien. Si la poſſeſſion de l'objet qu'elle a aimé, a produit la ſatiété & le dégoût, elle le quitte ſans peine. La ſenſibilité du cœur, & l'amour, avoient pu lui faire former des nœuds; mais l'inconſtance & la légereté trouvent le moyen de les rompre; &, pour allumer de nouveaux feux, elle s'oublie quelquefois juſqu'à faire des avances qui l'aviliſſent aux yeux mêmes de celui à qui elle cherche à inſpirer de la tendreſſe.

En ſuivant la marche progreſſive des premières aſſociations criminelles, nous trouverons que des cœurs corrompus, répandus dans la ſociété, ont dû y porter l'eſprit de débauche qui les animoit : une fois que les femmes ont été diſpoſées à la ſéduction, on a eu moins de peine à les ſéduire. Il s'eſt établi un commerce d'iniquité qui s'eſt étendu inſenſiblement, & on a vu, ſur le théâtre du monde, de grandes paſſions ſervir de matière à la cenſure, & de ſpectacle à la curioſité publique.

Parmi preſque toutes les Nations, l'adultère fut regardé comme le plus grand de tous les maux. Chez différens Peuples on condamnoit les coupables à des peines afflictives ; il s'en eſt trouvé même qui leur donnoient la mort, & lavoient leur crime dans leur ſang. Cette ſévérité & cette vigilance ſur les mœurs, devoient en arrêter la diſſolution ; mais lorſqu'on ne met aucun frein au débordement des paſſions, qu'on ne leur oppoſe aucun obſ-

tacle, on s'y abandonne sans retenue. Il y a des hommes assez injustes pour penser que les femmes sont seules coupables, & qu'on doit leur attribuer tous les désordres qui nous affligent. Ce reproche est sans fondement. Les femmes sont capables des plus grandes vertus & des plus grands vices, & s'y portent également avec la même fureur : elles sont susceptibles de toutes les impressions qu'on voudra leur faire prendre ; & c'est toujours l'esprit du siècle, l'opinion du moment, qui les détermine & les engage à faire les plus grands sacrifices. En France, l'idée qu'on a attachée à la galanterie, les hommages particuliers qu'il a été permis de rendre aux femmes, ont donné le premier choc aux mœurs, & en ont préparé la décadence.

Les deux sexes se gâtent & perdent l'un & l'autre leur qualité dinstinctive & essentielle (a) Les liaisons intimes qui se

(a) M. de Montesquieu, Esprit des Loix.

ſont établies entr'eux, ont amené une trop grande liberté, & ont produit cette politeſſe raffinée, ce déſir de plaire & de l'emporter ſur ſes rivaux. Dès qu'on a mis de l'amour-propre & une ſorte de gloire à l'exercice de la galanterie, il n'eſt plus étonnant que les hommes & les femmes aient fait tous leurs efforts pour ſe ſurpaſſer dans cet art ſéducteur. Il y a eu, pour ainſi dire, une fermentation générale qui a affoibli les idées de décence & de vertu, & a préparé les eſprits à voir de ſang froid les déſordres publics de l'incontinence. De tendres déclarations, des proteſtations affectueuſes, de flatteuſes louanges de la part des hommes, ont amolli le cœur des femmes qui les écoutoient. La Licence des actions a ſuccédé à la familiarité des entretiens; des Livres pernicieux pour les mœurs, dans leſquels la volupté eſt peinte ſous les couleurs les plus ſéduiſantes, des ſpectacles analogues au goût du ſiècle, ont développé le germe de toutes les paſ-

ſions; tout a porté, tout a entraîné vers le crime qu'on avoit commencé par embellir, & le levain de la corruption s'eſt propagé à l'infini. Du ſein de la Capitale il a paſſé dans les Provinces, & toutes les Villes en ont été infectées. Le vice ne s'eſt pas montré d'abord avec les dehors impoſans de l'audace ; il s'eſt couvert du manteau de la décence & de l'honnêteté ; mais il s'eſt inſenſiblement enhardi, & dès qu'on a vu des femmes qui, par leur naiſſance & leur rang, étoient faites pour ſervir d'exemples à la multitude, rompre tous les liens de la pudeur, & s'abandonner aux plus indignes travers, on n'a plus gardé aucune meſure, & l'on s'eſt épargné la gêne de montrer les apparences de la vertu. Tous les déſordres ont été connus, & l'indulgence du public a raſſuré les coupables. Une femme impudique n'a plus héſité de ſe produire dans la ſociété avec le complice de ſon déréglement, & s'eſt affichée avec une hardieſſe inſultante ; elle n'a rien perdu en ap-

parence de la considération publique ; elle a obtenu les mêmes égards & les mêmes complaisances : on a même porté la foibleſſe juſqu'au point de favoriſer quelquefois ſes aſſociations criminelles. Une femme fidelle à ſes devoirs n'a plus été diſtinguée, dans le monde, d'une femme débauchée ; celle-ci, au contraire, y a pratiqué tous les raffinemens, toute l'amabilité de la coquetterie; elle a eu des partiſans qui l'ont aidée à dénigrer des femmes vertueuſes, dont la conduite ſervoit de critique à la ſienne, & lui inſpiroit des ſentimens de haine & de vengeance. Il s'eſt enſuivi delà que les cœurs diſpoſés à la corruption n'ont plus été retenus par aucune crainte ; & qu'ils ſe ſont abandonnés à toute la fougue de leurs paſſions, lorſque rien ne les a contrariées, & que le déſir de les ſatisfaire n'a pas été combattu par un intérêt plus puiſſant.

Examinons maintenant de quelle cauſe auroit pu provenir cet intérêt, &

quelles font les barrières qu'on auroit dû opposer à la dissolution des mœurs.

Si tous les hommes étoient Philosophes ; la vertu se suffiroit à elle-même ; elle seroit satisfaite de son propre témoignage, & le crime ne seroit contenu que par la crainte des remords. Mais une fatale expérience nous a appris, qu'en général la vertu qui n'auroit pas d'autre récompense, ne seroit ni active ni vigilante, & que la crainte des remords ne suffit pas toujours pour arrêter le bras du criminel.

Il faut exciter les hommes à la vertu par des objets d'émulation qui élèvent leur ame, l'échauffent, & lui inspirent le désir de s'immortaliser par des actions généreuses ; il faut effrayer ceux qui ont du penchant pour le crime, par la crainte du supplice, & on a besoin du spectacle affreux qu'on leur présente journellement, pour étouffer ou suspendre des inclinations perverses. A Dieu ne plaise que je prétende méconnoître l'em-

pire de la vertu ſur les cœurs, & le charme ſecret qu'elle procure! Je ſais qu'il n'eſt pas facile d'y renoncer, & qu'elle fait les délices des ames pures; mais on a éprouvé malheureuſement, que la plupart des hommes étoient ſourds à ſa voix, & n'étoient déterminés que par des motifs humains.

La corruption des mœurs & toutes les conſéquences qui en réſultent, n'ayant pu entrer dans la claſſe des crimes contre leſquels le Légiſlateur a prononcé des peines capitales, il falloit y ſubſtituer de ces punitions qui dépendent de l'opinion publique, & qui ſont quelquefois plus d'impreſſion que les tourmens mêmes. *Les mœurs ne peuvent pas ſe commander*, dit M. de Monteſquieu, *mais elles doivent être ſous la garde du public. Lorſqu'on veut changer les mœurs, il ne faut pas les changer par les loix, cela paroîtroit trop tyrannique, il faut les changer par d'autres mœurs. On doit réformer par les loix, ce qui eſt établi par les loix, & changer par les mœurs ce qui eſt établi par les mœurs.*

L'indignation publique seroit un puissant moyen pour arrêter la dissolution des mœurs; & il faudroit venger la vertu par le mépris & le déshonneur. Si une femme dont le déréglement est connu ou justement soupçonné, étoit excluse de la société; si on lui faisoit des affronts publics; si son séducteur & son complice, au lieu d'acquérir plus de considération dans l'esprit de ces concitoyens, perdoit leur estime & leur amitié, il est évident que les mœurs pourroient se réhabiliter & revenir au degré de pureté que l'on doit désirer. Cette révolution est peut-être moins difficile qu'on ne pense. Les hommes sont gouvernés par plusieurs moyens, & s'il en est un qui agisse avec plus d'activité, tous les autres lui cèdent. Aussi, en parcourant l'histoire du genre humain, on voit les mêmes passions modifiées de diverses manières, produire des effets différens. Nos idées se succèdent rapidement, & nos vues morales varient avec une promptitude incon-

cevable. Il n'eſt queſtion que de ſavoir mettre en jeu les véritables reſſorts qui font mouvoir le cœur humain, tout change au gré de nos déſirs. Il eſt impoſſible d'anéantir les paſſions; mais on peut leur faire changer d'objet, & en les mettant en oppoſition les unes avec les autres, on parvient à en tirer le parti que l'on déſire, & on peut les porter au bien.

Quoique la corruption des mœurs ait fait les progrès les plus rapides, que la contagion ſe ſoit gliſſée dans tous les états, il reſte néanmoins un nombre d'êtres vertueux, dont les principes inaltérables ont réſiſté aux attraits de la ſéduction. Ils ſe contentent de gémir ſur l'aveuglement & la dépravation de leur ſiècle, & ménagent par prudence une claſſe de citoyens devenue trop nombreuſe, & qui pourroit troubler la paix & la tranquillité dont ils jouiſſent. Voilà comme le bien général eſt toujours ſubordonné à des conſidérations parti-

culières ; & l'on trouve rarement des ames fortes & généreuſes qui ſe déterminent à lui faire de grands ſacrifices. On voit ſubſiſter des abus énormes, que tout le monde connoît, que tout le monde condamne, parce que perſonne n'a le courage de les réformer. L'importance de cet objet ſembleroit exiger que tous les citoyens éclairés, & jaloux de conſacrer leurs travaux au bonheur de l'humanité, vouluſſent s'en occuper ſérieuſement, & chercher les moyens d'opérer dans les mœurs un changement auſſi néceſſaire.

Les citoyens vertueux & qui ont des mœurs, ne pourroient-ils pas faire une ligue contre ceux qui n'en ont pas, & qui méritent par leur conduite la cenſure publique ? Il faudroit leur prodiguer des marques d'indifférence & de mépris, qui fuſſent de nature à les humilier, & à leur faire éprouver des déſagrémens de toutes les eſpèces. On eſt puiſſant lorſqu'on défend une bonne cauſe ;

le vice eſt bas & rampant ; le vicieux cherche inutilement des raiſons ou des prétextes pour ſe faire illuſion, l'éclat de la vertu l'éblouit & le terraſſe.

On donneroit à cette aſſociation la forme d'un ordre établi dans le royaume, à la tête duquel ſeroit le Souverain, les Magiſtrats, & tous les hommes puiſſans qui ſeroient dignes d'y être admis (*a*)

On feroit dans des aſſemblées publiques, une mention flatteuſe & conſignée dans des monumens qui paſſeroient à la poſtérité, des citoyens qui ſe ſeroient diſtingués par leur zèle & leurs efforts pour la réformation des mœurs ; & les Souverains daigneroient quelquefois honorer ces aſſemblées de leur préſence.

L'émulation eſt un noyau qui renferme le germe des plus belles actions, dans quelque genre que ce ſoit, & la grande ſcience conſiſte à trouver les moyens

(*a*) Pour ne pas couper le fil du diſcours, on a ajouté à la fin une note dans laquelle cette idée ſe trouve développée.

propres à l'exciter : ce mobile, bien plus que la nature, produit des talens & des vertus. *L'influence de l'opinion publique*, a dit un Ecrivain Philoſophe, *eſt le premier de tous les reſſorts d'un Gouvernement ; & l'hommage qui lui eſt rendu par le Souverain, contribue à la perpétuer.*

On connoîtroit mal le cœur humain, ſi l'on doutoit un ſeul inſtant qu'une aſſociation préſentée de cette manière, ne devînt très-nombreuſe en peu de temps, & qu'en s'occupant ſans ceſſe des moyens de rendre le vice odieux, on ne parvînt aiſément à diminuer le nombre des vicieux.

On a obſervé que dans tous les gouvernemens où les citoyens étoient diviſés en claſſes diſtinctes & ſurbordonnées, les claſſes inférieures faiſoient des efforts continuels pour ſe rapprocher des claſſes ſupérieures, & que le peuple étoit toujours diſpoſé à imiter les mœurs des grands. Ainſi cette fermentation pour la réformation des mœurs, paſſeroit dans

tous les états ; les jeunes gens feroient élevés dans ces principes, & lorfqu'ils font parvenus à cet âge où leurs paffions font en effervefcence, où ils reçoivent facilement toutes les impreffions du vice, au lieu de les aiguillonner, & de les exciter au crime par de perfides confeils, & par cette lâche complaifance qui tolère & approuve même les plus grands défordres ; il faudroit leur en peindre la noirceur avec les couleurs les plus vives, leur faire fentir combien il eft horrible & contraire aux loix de la probité, de chercher à corrompre l'innocence ; de fe faire une victime d'un jeune objet qu'on eût dû protéger, au lieu de le plonger dans un abyme de douleur ; de s'introduire dans une maifon avec de coupables projets, & d'abufer de la confiance & de l'amitié qu'on a infpirées, pour féduire une femme, l'enlever à tout ce qu'il y a de plus facré & de plus refpectacle, & porter le trouble & la défolation dans le fein des ménages.

Quelques

Quelques raisons spécieuses & quelques prétextes qu'on imagine pour se faire illusion, est-il croyable qu'on puisse se déguiser tous les maux qu'on occasionne ? Le vice que nous cherchons à combattre, est une des causes les plus fécondes de la dépravation du siècle, & de tous les désordres qui s'en suivent. Quelques précautions que prenne une femme adroite pour tromper son époux & lui en imposer sur sa conduite, il n'est pas possible qu'il le soit long-temps ; & si par prudence il jette un voile sur ses fautes, dans l'espoir du repentir, autorisée par l'impunité, elle n'en devient que plus déréglée : alors la prudence & la politique seroient criminelles ; & pour ne pas paroître le complice des désordres de sa femme, un époux est forcé de faire un éclat scandaleux, & de rendre publics la honte & le déshonneur de celle qui l'a trompé. S'il répugne à prendre un parti aussi fâcheux, & s'il continue à dissimuler son ressen-

timent, il ne peut plus aimer ni eſtimer une femme dont il a reçu un outrage auſſi ſanglant, & il paſſe avec elle, dans la douleur & le déſeſpoir, des jours qui auroient dû être conſacrés à l'amour & à la douce volupté d'une jouiſſance pure & ſans remords. Quelquefois il ſaiſit avec avidité un prétexte auſſi plauſible, pour former à ſon tour des nœuds criminels, & alors on voit de tout côté le ſpectacle affligeant d'une licence effrénée, qui ſe porte aux excès les plus déplorables.

De ces liaiſons irrégulières & méconnues par les loix, il doit s'en ſuivre néceſſairement un bouleverſement total dans l'ordre de la naiſſance, des rangs & de la nature même. Un père ne diſtingue plus, parmi ſes enfans, ceux qui lui appartiennent; & au milieu des tranſports de joie que lui cauſent leurs careſſes enfantines, il eſt arrêté tout-à-coup par un preſſentiment douloureux que celui qu'il ſerre dans ſes bras ne lui ap-

partient point, & n'eſt peut-être que le fruit d'un commerce illégitime. Une idée auſſi affligeante repouſſe l'expreſſion de la tendreſſe paternelle, & ces jeunes innocens qui auroient fait toute ſa conſolation & tous ſes délices, devenant pour lui des ſujets de frayeur & d'inquiétude, ſont les malheureuſes victimes du crime de leur mère.

Ces enfans illégitimes répandus dans les familles uſurpent des biens, des rangs, des honneurs qui ne leur étoient pas dûs; occupant ſouvent des places pour leſquelles ils ne ſont pas faits, ils échouent dans des projets, dans des entrepriſes difficiles, qui exigent plus de génie & de talent qu'ils n'en ont reçu de la nature. Tel eſt à la tête d'une armée ou des affaires, qui étoit peut-être deſtiné à remplir les emplois les plus vils; & s'il eſt vrai qu'un père, en tranſmettant à ſes enfans une partie de ſon ſang & de ſa ſubſtance, leur tranſmette ſouvent ſon caractère, ſon tempérament, & la trem-

pe de ſon génie, il ne faut plus s'étonner que le fils d'un grand Capitaine ſoit un lâche, ou n'ait aucune aptitude pour l'art de la guerre, tandis que celui d'un homme ordinaire a des inclinations & des diſpoſitions guerrières. L'ordre naturel étant troublé par l'ordre civil, & la plupart des hommes ne pouvant pas être placés comme ils devroient l'être, les talens qu'ils ont reçu de la nature reſtent enſevelis, & ne produiſent aucun bien. Il arrive tous les jours que des hommes d'un rang élevé, & qui paroiſſent nés pour ſervir de modèle au genre humain, & lui donner le ſpectacle de la véritable grandeur, n'ont qu'une ame vile & mépriſable, & ne démentent pas le ſang qui coule dans leurs veines. Ils abuſent de leur fortune & de leur crédit; & bien loin de les employer à ſoulager les malheureux, & à leur faire oublier par leurs bienfaits, la diſtance immenſe qui les ſépare, ils ne s'en ſervent que pour les humilier & les opprimer.

En ſe repréſentant le tableau effrayant de tous les désordres qui ſont occaſionnés par l'infidélité conjugale, on ſentira aiſément combien elle doit influer ſur les mœurs. *La nature humaine eſt viciée dans ſa ſource même. Le crime donne des citoyens à la patrie, & leur éducation lui eſt confiée. Les rejetions infortunés d'une tige pervertie, ſucent, pour ainſi dire, avec le lait qui les nourrit, le germe du vice qui leur donna le jour.* Ils deviennent eux-mêmes des êtres corrompus, & tranſmettent à leurs deſcendans le funeſte don de leurs pères.

Après avoir examiné comment la diſſolution des mœurs rompt la chaîne des devoirs, qui lient tous les membres d'une ſociété civiliſée, & peut, par gradation, parvenir à la diviſer entiérement, & à faire évanouir tous les avantages de la légiſlation; jettons un coup-d'œil rapide ſur les inconvéniens qui en réſultent, par rapport à l'ordre politique. Il a été prouvé de tous les temps, que la popu-

lation eſt dans un Etat la plus grande de toutes les richeſſes, & qu'un Souverain n'eſt puiſſant que par le nombre de ſes ſujets; par conſéquent la propagation de l'eſpèce eſt pour lui un objet important, & doit exciter toute ſon attention. La France a été plus peuplée qu'elle ne l'eſt de nos jours. Puffendorf aſſure qu'il y avoit, ſous Charles IX, vingt millions d'hommes, & M. de Monteſquieu trouve la dégradation ſi grande, qu'il craint que, dans un certain nombre de ſiècles, la terre ne ſoit déſerte. Ne portons pas nos vues ſi loin; arrêtons-nous ſur des calculs plus probables, & qu'on puiſſe entrevoir d'une manière plus ſenſible.

On ne peut diſconvenir que la diſſolution des mœurs ne ſoit abſolument contraire à la population. Dans un ſiècle corrompu, on craint la chaîne de l'hyménée; les dangers que l'on court dans cette carrière épineuſe, retiennent la plupart des hommes; & la facilité

avec laquelle ils peuvent ſatisfaire leurs paſſions, achève de les en éloigner, Si la ſenſibilité du cœur ſe développe pour un objet aimable, on cherche à le ſéduire, & l'on ne craint pas de le ſacrifier à un moment de jouiſſance. Si la corruption des mœurs diminue le nombre des mariages, on peut aſſurer que la diminution des mariages augmente la corruption des mœurs, puiſqu'elle répand, dans la ſociété, une foule de Célibataires qui en ſont les fléaux & les deſtructeurs. Ce ſont de faux Philoſophes qu'on écoute avec d'autant plus de plaiſir, que leur morale relâchée eſt conforme à l'eſprit du ſiècle; & avec leurs principes erronnés, & leur ſyſtême ſpécieux, ils ont des partiſans & des imitateurs, & augmentent de plus en plus le nombre des ennemis de la ſociété.

Il s'enſuit delà que plus les mœurs ſe corrompent, moins il ſe fait de mariages & plus la propagation diminue. A cette cauſe principale, on peut en ajou-

ter d'autres qui ne ſont pas moins actives, & qui influent, avec la même force, ſur la diminution de l'eſpèce humaine. Les femmes qui ne connoiſſent point de devoirs, aiment peu la qualité de mère, & s'y refuſent avec opiniâtreté. Le mariage n'eſt ſouvent qu'une affaire d'ambition ou d'intérêt. On s'épouſe ſans s'aimer, quelquefois ſans ſe connoître. Un père avide, inſenſé & barbare, ne craint pas de refuſer à ſa fille un époux que l'amour lui a choiſi, pour lui en donner un qu'elle n'aime pas, mais qui ſatisfait ſa vanité ou ſa cupidité. Des préjugés énormes oppoſent à l'union des cœurs des obſtacles que la Nature réprouve, & que la raiſon condamne. La naiſſance & les richeſſes l'emportent ſur le mérite & les qualités du cœur; & dans les nœuds ſacrés & indiſſolubles de l'hyménée, il ſe mêle bientôt des ſentimens d'indifférence & de dégoût, qui ſont entiérement nuiſibles à la procréation des enfans.

Ainſi,

Ainſi, de quelque côté qu'on enviſage la corruption des mœurs, ſoit dans un point de vue moral, ſoit dans un point de vue politique, on s'appercevra qu'elle entraîne inévitablement les déſordres les plus funeſtes, & qu'elle eſt contraire au repos & à l'accroiſſement de la ſociété.

Si l'on parcourt le grand Livre de l'Hiſtoire, on y verra que les Empires ne ſont devenus foibles, chancelans & mépriſables, que lorſqu'ils étoient ſans mœurs; & les Ecrivains célèbres qui ont remonté juſqu'aux principes fondamentaux de la politique, ont prouvé qu'elle ne peut travailler efficacement au bonheur de l'humanité, qu'autant qu'elle eſt attachée aux règles de la morale, & qu'elle porte chaque individu à l'exercice & à la pratique de ſes devoirs.

Un objet de cette importance mérite qu'on s'en occupe, & doit exciter l'attention la plus ſérieuſe.

C'eſt un objet d'émulation bien flatteur pour les hommes célèbres qui peu-

vent lui consacrer leurs talens & leurs lumières ; le service qu'ils rendroient à leur patrie, leur assureroit d'avance l'admiration, l'estime & la reconnoissance de la postérité.



NOTE.

L'ordre établi dans la Capitale & dans les grandes Villes du Royaume, à l'inſtar de celui de la Maçonnerie, ſeroit nommé l'ordre des bonnes mœurs : le Roi en ſeroit le Grand Maître : les Princes, les Magiſtrats, & les hommes puiſſans y auroient différens grades.

Chaque Citoyen pourroit y être admis ; & dans la formule de réception, il feroit le ſerment de remplir tous les devoirs qui ſeroient preſcrits par les ſtatuts de l'ordre.

Le code qui en ſeroit dreſſé, ſeroit affiché dans le lieu des aſſemblées.

Ces aſſemblées ſeroient convoquées tous les mois, & tenues avec une certaine magnificence. Les Souverains daigneroient quelquefois les honorer de leur préſence : on y prononceroit des diſcours publics, dont l'unique but ſeroit

d'enflammer les cœurs pour les vertus morales & ſociales.

On joindroit les exemples aux préceptes, en exerçant des actes de bienfaiſance envers les membres qui s'en ſeroient rendus dignes.

Il y auroit des Cenſeurs publics choiſis parmi les hommes les plus honnêtes & les plus impartiaux, & qui ne ſeroient en charge qu'un temps limité: leur fonction ſe réduiroit à s'éclairer ſans ceſſe ſur la conduite des Citoyens, relativement aux mœurs, & à les citer, lorſque le cas l'exigeroit, à l'un des tribunaux commis à cet effet.

On y citeroit également toutes les actions louables. Les éloges ſeroient donnés publiquement, & les repréſentations ſeroient faites en particulier, avec les réſerves convenables, & avec l'expreſſion de l'intérêt le plus tendre. Pour faire aimer la vertu, il faut toujours la peindre avec des traits aimables.

Si les avis, réitérés plusieurs fois, devenoient inutiles pour ramener aux bonnes mœurs ceux qui s'en seroient écartés, en ce cas ils seroient exclus de l'assemblée & effacés de la liste des Associés.

Chaque Associé un peu aisé, fourniroit une légère contribution annuelle, relative à ses facultés, ce qui seroit réglé par un conseil nommé à ce sujet, & qui en seroit dépositaire.

Les Citoyens pauvres ne paieroient rien & les riches pourroient se distinguer par des largesses.

Cette rétribution, qui se multiplieroit à l'infini, seroit destinée à des actes fréquens de bienfaisance envers les Associés dénués de fortune; & un tribunal choisi seroit chargé de cette partie intéressante, & s'en occuperoit avec toute l'attention qu'elle mérite. L'Artisan infortuné trouveroit des secours dans diverses circonstances : l'homme

d'une condition plus élevée, pourroit emprunter, sans intérêt, dans un besoin pressant. On défendroit, par le conseil, par le talent & par le crédit, tous ceux qui éprouveroient des injustices ou des malheurs: enfin, on rendroit des services sous toutes les formes possibles.

Lorsqu'on veut accréditer une loi, un usage, il faut, autant qu'on le peut, l'étayer de l'intérêt personnel: il est le premier mobile de toutes les actions; il se glisse par-tout; & si l'on pouvoit lire dans les cœurs, que de vertus purement humaines! C'est une vérité dure, mais elle est incontestable.

La plupart des hommes seroient attirés à l'association & à la pratique des bonnes mœurs, par l'espoir fondé d'y trouver de l'appui & des ressources en tout genre, dans des circonstances malheureuses. La classe supérieure seroit excitée par ce charme secret que procurent les actions d'éclat, qui, dans tous

les âges de la vie, chatouille si délicieusement le cœur, lui fait éprouver de si douces jouissances. Les uns & les autres prendroient l'habitude du bien, & c'est peut-être plus important qu'on ne pense.

Les vertus, ainsi que les vices, marchent ensemble, & l'on s'élève, par gradation, des unes aux autres.

Si un pareil établissement avoit lieu, non-seulement il s'y formeroit des hommes qui auroient des mœurs, mais qui s'illustreroient dans tous les genres. On entendroit dans ces assemblées publiques des Orateurs qui deviendroient les émules de Démosthène & de Cicéron.

Si, avec de tels moyens, on ne parvenoit pas à réformer entiérement les mœurs; si parmi les grands personnages des deux sexes qui composeroient ces assemblées, il s'en trouvoit qui n'eussent pas renoncé à leurs goûts dépravés, on doit croire qu'ils y mettroient tant de décence & de mystère, qu'on

auroit au moins garanti la ſociété du danger de l'exemple & des effets de la contagion, & je trouve qu'on auroit beaucoup gagné.

FIN.





